

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 27 février 1925

Sommaire :

Geneviève Hennet de Goutel

Faits incroyables qui plongeront le lecteur
dans la plus profonde perplexité

L'augmentation de la population
est-elle désirable ?

Une nouvelle histoire

de la littérature française

Antoine Redier

Paul Cazin

V. Fallon, S. J.

Chan. Paul Halflants

Les idées et les faits : Chronique des idées : Georges Helleputte, J. Schyrgens. —
Angleterre. — Russie.

La Semaine

* La lettre collective de l'épiscopat belge a eu le plus grand retentissement.

A la Chambre, M. Vander Velde a dénoncé l'intrusion des Evêques dans la politique, parce qu'ils ont dit du mal du socialisme.

Comme s'il était possible de séparer la politique de la morale, et la morale de la religion !

* Après avoir été condamné en correctionnelle, Deman a été acquitté en appel.

Le premier jugement avait été exploité par les fla-

mingants. Voilà que le deuxième est exploité contre eux.

Et ceux qui se révoltèrent contre une condamnation, comme ceux qui s'indignent de l'acquiescement, contribuent à entretenir et à aggraver une querelle qui compromet l'existence même de la Patrie.

L'affaire Deman prouve à nouveau combien la situation est grave.

Si tous les bons patriotes ne s'avisent de suivre
AU PLUS TÔT les directives de nos Evêques, de bien
tristes événements sont à craindre demain...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DUC ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

BANQUE
L. SIMONON & C^{IE}

Soc. en commandite simple — Cap. Fr. 6.000.000

24. Rue d'Arenberg, BRUXELLES

Succursale : 5, Boulevard d'Avroy, LIÈGE

OPERATIONS de BANQUE et de CHANGE
aux meilleures conditionsOuverture de Comptes de Dépôts
Comptes de chèques — Comptes à 6 mois et un an
COMPTES DE QUINZAINE
à des taux d'intérêt particulièrement avantageuxOuverture de Crédits en comptes nantis
Escompte et recouvrement d'effets
Prêts sur titres cotésExécution d'ORDRES DE BOURSE sur toutes places
Gestion de PORTEFEUILLES sans commissions
RENSEIGNEMENTS financiers à nos clientsGARDE de titres — Location de COFFRES-FORTS
SOUSCRIPTIONS aux emprunts et émissions
Encaissement de COUPONS belges et étrangers

Emission de CHEQUES payables sur toutes places étrangères

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

: BRUXELLES :

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLESENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Geneviève Hennet de Goutel ⁽¹⁾

Je suppose que si l'œuvre organisatrice de cette réunion a voulu vous faire entendre une conférence sur une héroïne de la charité, c'est pour accroître en vous, par un bel exemple, le goût de cette vertu. J'aurais pu choisir de vous parler de personnages entrés depuis longtemps dans la gloire ou la légende ou la sainteté. Je préfère vous apporter le récit de la vie et de la mort d'une de nos petites contemporaines.

Elle est née en 1886. Elle aurait aujourd'hui trente-neuf ans. Sa génération est celle de ces jeunes filles modernes, qu'on dit éprises d'indépendance et de force. Mon rôle sera de vous montrer que la charité d'aujourd'hui, telle qu'a pu la pratiquer une telle jeune fille, est encore plus belle que celle des temps anciens ; que tous nos progrès, toutes les libertés que nous avons conquises, toutes les forces dont nous disposons et dont nous faisons presque tous un foi ou triste usage, nous pourrions, à l'exemple de Geneviève Hennet de Goutel, les amasser comme des trésors, en emplir nos âmes, et les déverser sur les déshérités. Pour faire la charité, il faut avoir quelque chose à donner. La charité au XX^e siècle, telle que la pratiqua l'admirable jeune fille dont je vais évoquer la vie devant vous, c'est la vertu des forts.

« Tout comprendre et tout aimer de ce qui est beau, pour partager ensuite ! » Sentez-vous toute la grandeur, toute la nouveauté aussi de cette formule, que j'ai trouvée parmi ses notes ? Les jeunes filles qui nous entourent sont souvent ambitieuses, hardies, promptes à se jeter dans les voies nouvelles. Sur un point elles peuvent, nous l'allons voir, ressembler à leurs douces aînées, à ces enfants rougis-santes qui faisaient autrefois, les paupières baissées, la révérence. Il y a la charité des âmes discrètes, et celle des âmes rayonnantes. Elles sont égales aux yeux de Dieu.

Pour les miens, qui viennent de regarder longuement la figure pleine d'éclat de Geneviève Hennet de Goutel, celle qui brûla le cœur de cette ardente et somptueuse enfant d'aujourd'hui est incontestablement la plus belle.

Avant de puiser dans la vie de mon héroïne toutes les richesses que j'ai reçu l'émouvante mission de déployer devant vous, sans doute est-il nécessaire que je vous dise en quelques mots qui fut cette jeune fille extraordinaire dont plusieurs d'entre vous m'ont avoué qu'ils ne connaissaient pas même le nom avant d'avoir sous les yeux le programme de cette conférence. Car nous ignorons nos gloires les plus certaines et les plus pures. J'en sais quelque chose, moi qui ai vécu pendant de longs mois dans l'intimité d'un autre souvenir féminin, et qui ai la joie de bien connaître ces belles figures de ma *Guerre des Femmes* que sont Léonie Vanhoutte et vos compatriotes Madeleine Doutreligne et Jeanne et Marie Albert. Elles sont dans cette salle, très occupées à rougir d'être nommées. Elles sont venues pour écouter l'histoire d'une de leurs sœurs de gloire.

Cette histoire est très simple et tiendrait en trois lignes : Une petite fille turbulente, mais remarquablement douée, devient, à quinze ans, sans rien perdre de son ardeur bouillonnante, un ange de charité. Elle consacre aux pauvres, à tous ceux qui souffrent et qui peinent, sa magnifique jeunesse. Elle a vingt-huit ans quand survient la guerre. Comme mille autres, elle sert à son poste d'infirmière. En 1916, elle part en Roumanie, s'y dévoue avec ses compagnes. Bientôt, victime de son héroïque amour pour ses malades, qui sont des typhiques, elle contracte à son tour le typhus et meurt.

Combien d'autres femmes sont tombées ainsi au cours de la guerre, dont nul hors de leurs proches et de leurs intimes amis, ne saura jamais le nom ! Cette enfant, morte pour la France, nous ne la distinguerions pas parmi nos quinze cent mille sacrifiés, si la qualité de sa vie ne donnait à l'offrande qu'elle en a faite à Dieu pour nous, un prix inestimable.

(1) Conférence faite à Bruxelles.

La qualité de sa vie !

Pénétrons avec piété dans cette âme, afin d'en sonder d'abord les richesses. Nous verrons ensuite comment, suivant sa formule, elle les partagea.

* * *

Geneviève Hennet de Goutel a été le type de la jeune fille cultivée. Sa tante, qui eut avec sa mère l'honneur et la joie d'élever cette créature d'élite, ne craint pas de dire qu'elle était née cultivée. Toute petite, elle avait l'instinct, l'amour, l'appétit de la beauté sous toutes ses formes. Dans les bras de sa bonne, c'est sa tante qui l'affirme et tous ceux qui aiment et savent observer les enfants bien doués la croiront volontiers, elle tendait les bras au soleil couchant avec des transports de joie.

A cinq ans, un soir, tandis qu'elle commençait à dîner, elle entendit au loin chanter un violon. Ces notes mystérieuses dans le crépuscule jetèrent l'enfant dans le ravissement. Elle posa sa cuiller, laissa sa crème au chocolat pour laquelle elle avait pourtant une prédilection qu'elle devait garder toute sa vie. Et trop émue pour achever son souper, on la coucha toute étourdie de bonheur.

Le premier livre qu'elle eut sous les yeux fut un recueil de contes d'Andersen. Cet ouvrage eut probablement sur son esprit une influence extrême. Pour elle, tout parlait et chantait dans la nature. C'était une enfant bruyante, toujours prête à jouer et à rire. Mais on sentait en elle une âme ardente. Son esprit, qui jaillissait gaîment au dehors, était, au fond, sérieux jusqu'au pathétique.

Le tour de ses pensées était plein de poésie.

« Le petit rayon de soleil qui vient d'entrer dans ma chambre, disait-elle alors qu'elle était encore toute petite, m'a dit telle chose... » ou « le vent m'a chanté une bien jolie chanson ». A un des amis de ses parents, artiste célèbre, qui venait chercher sa fille après une après-midi passée avec Geneviève : « Monsieur, disait-elle, vous devriez bien, la prochaine fois, me la laisser jusqu'aux étoiles ! »

Elle passait au cours, au catéchisme, à la maison, pour une enfant turbulente et indomptable qui cassait tout et n'agissait qu'à sa fantaisie, mais on lui pardonnait pour sa droiture et sa franchise. L'abbé Chesnelong, alors vicaire à Chaillot, termina sa dernière leçon de catéchisme avant la première communion en disant aux petites filles : « Vous avez pris beaucoup de résolutions cette année. S'il en est parmi vous qui ne les aient pas bien tenues, qu'elles se lèvent. » Les 300 enfants restèrent assises, un peu inquiètes. Tout à coup une fillette se dressa, disant : « Moi, je ne les ai pas tenues. » C'était Geneviève. — « Ah ! vraiment, dit alors le futur évêque, vous n'avez pas tenu toutes vos résolutions. Eh bien ! mes enfants, regardez toutes Geneviève Hennet de Goutel. C'est la plus sincère petite fille du catéchisme. »

Je m'excuse de m'attarder à ces propos d'enfants. J'avoue qu'ils ont à mes yeux beaucoup de prix. Nous trahissons dès nos premiers gestes et nos premiers mots, notre destinée tout entière. C'est ainsi que la petite Geneviève, à peine sut-elle marcher, tourna ses pas trébuchants vers les pauvres. Sa meilleure récompense était d'aller à une réunion du pain des pauvres. Elle voyait là trois cents malheureux à la fois. La vue d'un tel océan de misère bouleversait son cœur et frappait son imagination pour toujours.

Ses parents la trouvèrent un matin au milieu d'un groupe de gamins, fort occupée à remettre, en hâte et rougissante, ses pieds nus dans ses souliers. Elle avait donné à un petit garçon ses chaussettes de petite fille. « C'est que, vois-tu, dit-elle à sa tante, il n'en a pas, ce petit, et nous en avons des tas à la maison. » Il lui arrivait dans la rue d'échapper à ceux qui l'accompagnaient, pour aller embrasser un enfant misérable. Son cœur débordait de compassion pour le malheur des pauvres gens.

Elle était douée pour la charité, mais aussi les femmes avisées qui

veillaient sur elle entretenaient les sentiments délicats et nobles de sa petite âme.

Elles n'épargnaient pas à cette enfant sensible le spectacle de la détresse humaine. Pour aimer le pauvre comme il mérite qu'on l'aime, il faut avoir, dès l'enfance, pris contact avec lui. Ainsi la petite Geneviève portait en elle de riches promesses. Quand on se désespérait de la voir indocile ou volontaire, elle se faisait câline et disait : « Quand j'aurai quinze ans, vous verrez !... » Ce que virent ses proches, ceux qui l'aimèrent et tous ceux qu'elle aima, je souhaite que le tableau que j'en vais faire ne soit pas indigne d'un tel souvenir.

Je ne crois pas qu'elle ait passé son bachot, mais ses maîtresses, ses compagnes, tous ceux qui l'approchèrent pourraient témoigner de son insatiable curiosité intellectuelle. A dix-huit ans, elle avait lu Nietzsche, Sénèque, Gratra, Kant, Platon, Anatole France, Saint Augustin, Saint Paul, Emerson et Pascal, son cher Pascal. Je livre cette liste à la méditation des jeunes garçons, s'il en est dans cet auditoire, qui se croient instruits quand ils ont conquis un diplôme et qui soupçonnent à peine quels trésors les êtres vraiment cultivés peuvent, dès ce très jeune âge, avoir déjà amassés en eux. Je le dis surtout aux jeunes filles, car c'est la culture féminine qui nous sauvera, s'il en est temps encore, de la barbarie montante. Pour échapper à la matière, à l'argent, à cette vie moderne qui fait de chacun de nous des machines, essouffées et brutales, pour élever au-dessus du tumulte le flambeau d'une civilisation lumineuse et fine comme était la nôtre dans les temps plus heureux, il ne faut plus compter sur les hommes. Ils n'ont pas le temps. Une collaboratrice de ma *Revue Française* qui signe chaque semaine du joli nom de Chantal une causerie sur la vie féminine, nous donna un jour un article dont le titre m'étonna d'abord : « De l'utilité des femmes qui ne font rien » ! Admirable article. C'était un appel aux femmes et aux jeunes filles qui ne sont pas obligées de prendre un métier pour vivre. « Restez donc, leur disait cette collaboratrice avisée, restez donc à la maison ; et remplissez dans la société cet office, qui est essentiellement le vôtre, d'y entretenir le goût du beau, d'y pratiquer les arts civilisateurs de la conversation et de la correspondance. Lisez, cultivez-vous et reprenez le flambeau que les hommes, appelés à des soins plus pressants, mais, plus vulgaires, finiraient, sans vous, par laisser choir dans la poussière. »

J'ai dit qu'elle lisait Pascal. Elle faisait mieux. Il semble qu'elle ait vécu, à l'âge où l'âme est fraîche, malléable et garde fortement les empreintes, dans l'intimité de ce génie.

Il existe une biographie de Geneviève Hennet de Goutel que je recommande à tous ceux à qui cette causerie aura donné, comme j'espère y réussir, le goût de mieux connaître son héroïne.

Elle est l'œuvre de Mademoiselle Marthe Amalbert et a paru en 1920 chez Beauchesne, avec une préface du Père Sertillanges.

Vous retrouverez dans ce livre presque tout ce que je vous aurai dit moi-même, car, quelque soin que j'aie mis à me documenter sur mon beau sujet, et quoique j'aie trouvé un accueil plein de bonté auprès de ceux et de celles qui ont encore le cœur et la tête tout emplis du grand souvenir de cette enfant disparue, il m'a semblé que presque rien ne restait à dire après cet excellent petit livre, tout plein de faits, de citations heureuses, et si chargé d'émotion.

J'y ai notamment relevé de très belles pages consacrées à l'influence de Pascal sur cette jeune Française du ^{XX}^e siècle. Écoutez ceci :

« Geneviève ne se contentait pas de lire et d'admirer Pascal : elle discutait passionnément avec lui. Et dans sa chambre de la rue Saint-Dominique, accueillante et tiède, où des Tanagras rêvaient parmi les fleurs que des attentions délicates renouvelaient sans cesse, dans ce décor qu'éclairaient les aquarelles choisies et que remplissaient des livres toujours plus nombreux, Geneviève veillait.

» Sans souci du bien-être ambiant, ni de la fatigue du jour, elle interrogeait Pascal en levant les yeux vers son crucifix et, sur la page du livre, avant de le fermer, elle a noté parfois la réponse que lui a suggérée sa méditation. »

Voici ce qu'un jour, alors qu'elle avait vingt-quatre ans, elle écrivait de Pascal : « Son exemple est un des plus beaux qui puissent nous être offerts : exemple d'énergie, exemple d'une vie se déroulant harmonieusement autour d'un seul but, le plus beau qui soit proposé à l'homme, exemple d'un parfait développement de toutes les facultés en leurs justes proportions ; enfin — pourquoi ne pas ajouter ce dernier mot ? — exemple d'humilité... Il a cherché la vérité alors qu'il ne la connaissait pas ; l'ayant trouvée, il s'est attaché à elle, l'a aimée de tout son cœur, l'a vécue, a laissé sur la route tout ce qui n'était pas elle, et parce que, suivant la belle parole de Platon, il a été au vrai avec toute son âme, le vrai à son tour est venu à lui. »

Nous devrions tous, à l'exemple de cette jeune fille, nous nourrir de Pascal. Ce livre à la fois terrible et tonifiant convient à notre siècle — à ce siècle dont il ne faut pas médire, car nous y vivons à une rude école.

Plongés dans la matière, empêtrés dans le réel, obligés de nous battre pour manger, témoins de la lutte brutale que mènent les hommes les uns contre les autres pour satisfaire leurs appétits souvent les plus bas, nous avons, comme toutes les créatures de Dieu dans tous les temps, soif de lumière au milieu de nos ténèbres. Et Pascal, pour des gens tels que nous, partis de si bas avec le goût des sommets, est un grand guide, au bras de qui l'on peut passer son bras.

C'est sans doute sous le regard de ce guide qu'un jour Geneviève Hennet de Goutel a écrit cette page, que les siens ont retrouvée : « Il n'y a qu'une seule chose importante, une seule qu'il faut s'habituer à aimer, une seule qui vaut réellement la peine de vivre, c'est que je vais bientôt mourir et bien plus tôt que je ne pense. Cela est vrai.

» En attendant, vivre pleinement, aimer tout ce qu'on peut — ne s'entourer que d'harmonie — d'êtres qui composent avec vous une harmonie.

» Lumière, paix, sérénité, joie, harmonie, amour.

» Commencer la vie d'après, dans cette vie...

» Pourquoi ne pas s'attacher ? (Ici elle revient à Pascal et à son mépris des créatures.) Les créatures sont des reflets, mais nous ne connaissons que les reflets. — Aimons les reflets en songeant à la lumière. Il faut aimer tout. La connaissance augmente la puissance d'aimer. »

Je vous affirme, en tous cas, que ma plume a tremblé quand j'ai transcrit pour vous sur ce papier cette formule pleine de splendeur. A tous ceux dont la science a étouffé le cœur, aux malheureux que leur pauvre expérience a blasés, à ceux qui se croient forts parce qu'ils n'aiment plus, voici qu'une enfant, une jeune fille inconnue, qui jette sur un pauvre feuillet, un soir, un morceau de sa pensée, répond par ces mots, dignes, en vérité, de son cher Pascal : « Il faut aimer tout. La connaissance augmente la puissance d'aimer. »

Elle aimait tout, en effet, même les travaux manuels. Il faut à cet égard, que je rassure tout de suite ceux de mes lecteurs qui entendent qu'une femme, avant de rivaliser dans les sciences avec les hommes, soit experte dans les arts délicats de son sexe. Geneviève Hennet de Goutel maniait l'aiguille comme une petite fée et les siens citent avec un juste orgueil certain trousseau de poupée qu'elle fit et broda tout entier de sa main. C'était un vrai chef-d'œuvre de goût, de patience et de virtuosité. On le vendit mille francs au profit d'une œuvre de charité.

Et cette enfant, à la fois si savante et si féminine, n'était pas, il faut aussi que je me hâte de l'ajouter, un produit de serre chaude, un cerveau trop lourd sur un corps trop frêle. C'était une belle fille, très grande, trop grande, mais si souple, si bien plantée, qu'on lui pardonnait, pour sa grâce exquise, cette taille majestueuse. Un grand artiste, ami des siens, avait souhaité qu'elle posât pour la reconstitution de la Victoire de Samothrace. Haute, droite, vigoureuse, c'était une créature triomphante, ailée, qui imposait l'admiration et le respect. Avec cela toute pleine de verve, d'entrain, de gaieté, elle répandait de la lumière et de la joie autour d'elle. La tête était fine, avec des yeux immenses et pleins de feu. Vous en savez assez pour deviner que sa bouche était grande, avec des dents bien alignées : elle aimait la vie et les bonnes choses.

Belle et gourmande : voilà des signes de santé physique. Je me souviens qu'un jour, pendant la guerre, nous primes place, quelques camarades et moi, nous rendant en permission, dans un compartiment où se trouvait une infirmière. Nous la vîmes tirer de son sac un énorme paquet de bonbons de chocolat. Elle les plaça sur la banquette, à portée de sa main droite. Elle mangea un à un tous ces bonbons, oui, tous, je le répète, et le sac, bientôt vidé, s'en alla par la fenêtre. Elle se régalait avec une gravité charmante et aussi avec une constance et, pourrait-on dire, un « estomac » qui nous plongea dans l'admiration. Ce devait être une très bonne infirmière, pour peu qu'elle chérît son prochain, ainsi que faisait Geneviève Hennet de Goutel, comme elle aimait les friandises.

Nous allons, en compagnie de notre héroïne, monter tout à l'heure à de tels sommets que vous me pardonnerez, n'est-ce pas, de m'être amusé à vous rappeler que tout de même elle était femme et commettait parfois, en riant beaucoup, d'aimables péchés. Dieu, qu'elle adorait avec tant de ferveur, les lui pardonnait, car elle les faisait

servir à sa gloire en montrant qu'il faut tout aimer d'un cœur ardent, les bonnes choses et les bonnes gens.

Elle était moderne, vous ai-je dit, et s'adonnait donc aux sports : canotage, natation, tennis. Surtout elle pratiquait les grands sports de montagne et chaque année passait des jours heureux dans les neiges du Mont-Blanc, faisait du sky.

Elle eut la bonne fortune de pouvoir, très jeune, beaucoup voyager, en Suisse, en Italie et dans toutes les parties de la France. La Provence, dont elle était originaire par sa mère, l'enchantait. Elle jouissait ardemment des beaux spectacles, surtout dans la montagne.

« Je ne sais, écrit-elle à une amie, si je dois vous parler des splendeurs de nos montagnes. Cela vous fera-t-il plaisir ou vous causera-t-il des regrets ? Je ne vois pas un nuage frôlant une cime, un rayon de soleil glissant sur les névés, une tache de lumière, un enveloppement de vapeurs bleues, une arête de glace se profilant sur le ciel, que je ne pense à vous et vous regrette... »

« Même le soir, lorsque je monte à tâtons dans l'ombre de notre petite église et que je me glisse à l'orgue, surtout le soir, vous êtes près de moi, et alors naissent de mes doigts des harmonies que je ne connais pas et que je n'entendrai plus jamais. Elles sont la voix des montagnes qui vibrent à travers mon être et parlent ainsi au pied du tabernacle.

« Lorsque quelqu'un entre, le charme se rompt, les visions s'évanouissent, et je me retrouve sur ma chaise jouant péniblement une fugue de Bach. »

Il faut, si je veux vous dire tout à l'heure à loisir comment cette âme si riche se donna aux malheureux, que j'achève hâtivement ce portrait. On aurait pourtant un tel plaisir à s'y attarder. Vous venez d'entrevoir à quel point elle était musicienne. Les sons et les couleurs l'étourdisaient également. Elle trouva moyen, pendant toute la guerre, d'avoir toujours auprès d'elle un piano : Beethoven, Bach, Franck, la musique sacrée avait ses préférences.

Et si, quittant sa chambre, elle allait par les champs ou gravissait la montagne, elle emportait sous son bras un album et dans sa poche des pinceaux. Au retour, elle jetait dans un carton des esquisses d'une magnifique venue dont quelques-unes sont vraiment des chefs-d'œuvre. Je dois à la bienveillance des siens d'avoir pu jeter les yeux sur ces aquarelles d'un ton à la fois hardi et juste. Elles sont l'œuvre d'une grande artiste, digne élève des maîtres qu'elle avait rencontrés dans son intimité familiale et en compagnie de qui elle avait fait, tout enfant, d'inoubliables visites au Louvre.

La jeune femme qui peignait ainsi possédait autant de goût que de culture et l'on sent, à la fermeté de sa main, à l'incroyable variété de sa palette, toute la force à la fois et toute la richesse de l'âme inspiratrice de telles œuvres.

« Dans ma maison, a-t-elle écrit, le musicien et le poète ne sont pas seuls ; ils ont encore une sœur, la fée des couleurs, et je suis captive de cette fée dans ma propre demeure. Oui, comme j'appartiens aux sons, j'appartiens aux couleurs. Vis-à-vis d'elles, je ne suis jamais dans un état indifférent, et c'est peut-être la sensation la plus profonde et la plus inconsciente de toutes celles qui m'ébranlent. Pourquoi mes yeux ne peuvent-ils se rassasier de bleu ? »

Un jour, tout à la fin de sa vie, tandis qu'elle traversait Pétrograd, se rendant en Roumanie, où elle allait mourir, elle entra dans une église. Elle nota le soir même ses impressions dans une page dont je veux livrer quelques lignes à votre admiration : « Le pope, écrit-elle, est suivi par un assistant aux longs cheveux qui a une figure de Christ. Ils vont tous deux faire des prières devant les icônes autour de l'église. Personne ne s'occupe d'eux. Les femmes se traînent à genoux par terre, les hommes s'inclinent plusieurs fois de suite en faisant de grands signes de croix.

« L'église est toute naquée ; tous les flambeaux sont à sept branches et éclairent par fragments des merveilles. Tout à coup une mélodie étrange venant on ne sait d'où, faite de voix humaines qui auraient une sonorité d'orgue, s'élève et puis, petit à petit, cela prend tout le lieu saint comme un feu qui s'étendrait. Je ferme les yeux et j'entre jusqu'au fond de moi-même dans cette musique aux rythmes indéfinis, aux harmonies encore inentendues, si pleine, si grave, si prenante.

« Après les clochers d'or et la rutilance des pierreries, l'harmonie nouvelle. Et tout cela vous prend, vous prend jusqu'aux parties ignorées de vous-même. Ces harmonies je les attendais, je les retrouve en moi : rien de ce qui est beauté ne nous est inconnu. »

Voilà pour les sons, et voici pour les couleurs. Elle arrive, ayant quitté Pétrograd, au monastère de Lavra :

« Lavra, écrit-elle, est une véritable ville, ville verte d'amande aux coupes infinies d'or très pur. Quand nous l'avons visitée, aux reflets métalliques se mariaient, par un miracle de l'automne, les ors verts, les ors rouges, les émaux et les cuivres d'une végétation admirable qui baigne Lavra de tous côtés. Et le ciel était d'un gris si fin !

« L'ombre des murs crépis à la chaux semblait bleu turquoise, et jamais je n'ai tant regretté de ne pouvoir peindre : nous étions si pressés ! Fixer ces harmonies chantantes, quelle joie c'eût été ! L'imagination est au-dessous de cette fête. »

Quelle intensité de vie, quel goût de sentir, de voir, d'entendre, de jouir de tout ce qui est beau ! Elle prêtait une âme aux choses, « Tu verras la montagne, écrit-elle à sa sœur, la montagne divine, plus belle que jamais, dans la paix, la sérénité, la gloire infinie. Elle vaut la peine que nous l'aimions avec passion, elle donne tant. »

Et ceci encore, que je veux vous citer pour finir : « Depuis huit jours j'ai vécu comme un animal sauvage, du matin au soir dans les bois et les sentiers, sans penser à rien, sans rien sentir et avec la simple avidité de vivre. J'ai emporté des livres intéressants que je ne lis pas, de la musique que je n'ai pas envie de jouer, mais je m'étends dans l'herbe en écoutant le torrent et en regardant trembler les branches. »

Ces quelques notes vous ont déjà révélé qu'à tous les dons, vraiment exceptionnels, de Geneviève Hennet de Goutel, s'ajoutaient de réelles qualités d'écrivain. A vrai dire, elle ne formulait aussi bien sa pensée et n'exprimait aussi heureusement ce qu'elle ressentait que parce que son esprit était ferme et sa sensibilité frémissante. Vous connaîtrez dans un instant ce qu'elle a pu écrire sur les souffrances des autres et sur ce qu'elle éprouvait en face d'elles. Là, vous la jugerez. Mais je ne veux pas terminer la première partie de cette causerie sans relever, dans sa correspondance, dans les notes qu'elle jetait, au gré de sa fantaisie, sur des cahiers ou des feuilles détachées, certaines formules particulièrement révélatrices des puissances de son âme.

« Pour être apte à devenir supérieure, écrit-elle un jour, j'ai toutes les cartes dans mon jeu : atavisme, éducation, milieu intellectuel, volonté. »

« Il manque de la précision, et une méthode de travail... »

« Il faut arriver à quelque chose de logique... que je puisse soutenir chacune de mes idées, non seulement par instinct et par éducation, mais parce qu'elles proviennent du choix de ma volonté... »

Ce mot de volonté revient toujours mais ne la satisfait pas. « Il n'y a en moi, dit-elle à une amie, il n'y a en moi de bon que la volonté. C'est beaucoup aimer qu'il faut. Je le vois et je le sens encore mieux que jamais, et quoique j'aie si peu de cœur, je veux le donner tout entier au Christ. »

« Le repos est défendu. Marche, marche, âme avide d'éternité. Maître, que votre volonté soit faite. Ces déchirements que l'on sent en laissant une chose aimée sur le chemin de la vie sont mille fois préférables à l'insensibilité ; ces froissements et ces brisements de cœur que j'éprouverai certainement, je les aime, je les attends, puisque c'est l'unique chemin pour aller jusqu'à vous, pour vous donner un cœur qui ne sait pas aimer et qui cependant veut vous appartenir. »

Va-t-elle s'abîmer dans la contemplation de Dieu et cesser de vivre sur la terre ? On le croirait, à lire de belles formules comme celle-ci : « Ce sont les morts qui existent, et les vivants qui ne sont pas encore. »

Mais elle aime ce don de Dieu qui est la vie. Elle l'aime avec une ardeur si puissante qu'elle trouve un jour et jette sur le papier cette admirable maxime, que tous nous prendrions pour règle de vie, si nous étions courageux et nobles comme elle : « Le plus beau jour de la vie est toujours le jour présent ! »

Vivant, pensant, sentant ainsi, elle connaissait, la sainte fille, son ascendant sur tous ceux qui l'avaient approchée. Même absente, elle régnait sur eux. Tandis qu'elle courait vers la mort, à travers la Russie, elle leur écrivait : « Il faut avoir en moi la foi qu'on a dans les morts. On ne les voit plus et l'on sent qu'ils sont là. »

Elle aime les morts, mais point ceux qui, sur terre, ressemblent à des morts. « J'ai rencontré là, dit-elle un jour, quelques natures d'élite que j'aurai de la peine à quitter. Le reste est mort. Ce qui me frappe le plus chez beaucoup d'êtres que je vois, c'est l'absence de vie, l'absence de douleur et l'absence de joie : ils sont vraiment morts. Ils n'ont pas une idée personnelle, pas un geste leur appartenant. Oh ! Seigneur, préservez-nous des morts, donnez-nous la vie et de savoir la donner à ceux que nous aimons ! »

Car il ne lui suffit pas de vivre pleinement, de tenir le jour présent pour le plus beau, de chercher toujours, suivant une autre de ses formules, le « devoir immédiat ». Elle se contenterait mal de l'optimisme auquel la convie sa riche nature. Elle n'ignore aucune des misères humaines et elle les recherche, les voit, mais pour en faire jaillir, s'il se peut, du bonheur et de la paix, et elle va dans les ténèbres pour les éclairer : « Le mal, a-t-elle écrit, c'est le bien qu'on ne voit pas. C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière. »

Mais je n'en finirais pas si je voulais tirer un à un tous les trésors qu'on trouve dans les quelques papiers qu'elle a laissés.

Encore faut-il, puisque la pauvre enfant devait un jour s'offrir en holocauste à la patrie, que vous connaissiez comme elle se préparait aux grandes heures qu'elle pressentait. Elle est toute jeune et vient de lire *Horace* de Corneille.

« Pour les caractères, écrit-elle, je persiste dans mon idée et je préfère *Horace* à tous les autres. Il met la patrie au-dessus de tout, et c'est là un grand sentiment, quoiqu'il paraisse un peu exagéré à certaines personnes. Il y a le caractère de *Camille*, qui est l'opposé de celui de son frère *Horace*. Elle se moque bien de Rome, pourvu qu'elle ait son fiancé ! *Taty* est en train de me faire un petit discours plein d'onction en l'honneur de *Camille*, qui met sa famille au-dessus de sa patrie, mais, je la préviens, c'est de l'onction perdue. »

* * *

La guerre arrive. L'impression que, dès le tocsin sonné, nous avons tous ressentie, admirez comme elle la traduit, plus exactement comme elle la peint en une image que nos yeux n'oublieront plus : « La France tout entière est debout ! Quand elle était endormie, on ne la croyait pas si grande. »

Nous sommes en 1918. Elle part vers le danger, mais elle croit au triomphe de la cause sainte à qui elle a dévoué sa vie et voici les adieux qu'elle adresse à son père : « Adieu, papa chéri. Il ne faut pas avoir du sang de 70 dans les veines, mais du sang de 1918 : il est plus fort et il est victorieux. »

Elle est maintenant sur le transport qui l'éloigne pour jamais des côtes de France et elle s'émeut : « France très ardente, écrit-elle, France très ardente et si chaudement aimée, quand te reverrons-nous ? Tu seras libre alors. En attendant, nous irons faire connaître là-bas ta vaillance et ta générosité. France au grand cœur, qui, semblable à la veuve de l'Évangile, donne aux autres sans songer à soi. » Elle voyait, l'admirable enfant, la France à son image.

Nous allons maintenant pénétrer dans ce tabernacle qui était son cœur charitable. La plus belle couronne de cette reine parmi les jeunes filles, c'est à son empire sur les misérables qu'elle la devra. Elle régnait sur eux et les dominait certes, car elle habitait des cimes où n'accède point le commun des hommes. Mais, des hauteurs où son éducation, sa culture, sa sensibilité jamais assouvie la plaçaient, elle embrassait, semble-t-il, un plus grand nombre d'êtres et sa piété se multipliait.

Il me semble surtout, si j'ai bien lu ce qu'elle a écrit et bien compris sa vie, que sa grande âme, amie des sommets, s'y complaisait d'abord, y prenait avec Dieu un contact enivrant, puis épouvantée tout à coup de sa solitude se rabattait sur la terre souffrante, sur la terre dont elle voyait la surface toute couverte de pauvres gens.

Je vous ai dit que, dès l'enfance, Geneviève Hennet de Goutel s'était attendrie sur les pauvres, et que ses éducatrices avaient cultivé en elle avec piété cette passion naissante. Ce que maintenant vous savez d'elle va vous permettre de comprendre comment une crise devait fatalement un jour ébranler une telle enfant et déterminer sa vocation charitable. Vivant au milieu de familles distinguées appartenant à l'aristocratie ou à la haute société bourgeoise, elle observa les hommes et les femmes de son entourage et fut, dès qu'elle eut l'âge de réfléchir, profondément heurtée par certaines façons de vivre, de penser et de sentir de ceux qu'on appelle, par habitude, les honnêtes gens. « Les seuls maîtres après Dieu, ce sont les pauvres et ceux qui souffrent, dira-t-elle. Je souris de pitié quand j'entends un prédicateur prétendre que nous donnons aux pauvres un grand exemple en allant les soigner, qu'après de nous ils apprennent la charité, etc... Les chapeaux à plumes approuvent et se sentent gonfler de joie, de fierté et de sainteté... Alors je suis comme un loup dans une basse-cour. »

Comme toutes celles que j'ai trouvées sous sa plume, cette formule est saisissante et elle est vraie. Oui, c'est bien ainsi qu'il faut se représenter cette nature dévorante, qu'une certaine hypocrisie des gens civilisés devait fatalement scandaliser.

« Pauvres êtres ! s'écrie-t-elle en parlant des pauvres. Ils n'ont même pas le beau rôle ! C'est nous qui sommes sensés les secourir, les aider, qui enfonçons leurs portes, qui les obligeons souvent à raconter leurs misères, leurs secrets, leurs hontes. Nous avons tout, et ils n'ont rien. Pour être digne de leur parler, peut-être faudrait-il renoncer à un peu de ce luxe qui nous fait vivre. Croiront-ils à notre parole lorsque nous dirons que Dieu était pauvre et que la pauvreté est la mère de la vie éternelle ? — Que n'imitiez-vous votre Dieu ? nous diront-ils ; vous qui vivez pleinement les jouissances de la terre et qui proclamez cette vie inférieure à l'autre, jetez vos masques et dites-nous que vous ne croyez pas aux mots de consolation que vous prononcez. »

Elle finit par s'indigner si fort qu'elle se sentit sur le point de douter de la vérité d'une religion dont les fidèles lui paraissaient si dénués de grandeur morale. Elle se jeta dans la lecture. Elle dévora, pêle mêle, Kant, Nietzsche et Saint Thomas. Sa pauvre tête s'y serait peut-être égarée, car, dans cette âme, c'étaient incontestablement la sensibilité et la volonté qui l'emportaient. C'est alors qu'elle trouva le Sillon sur sa route.

Quoi qu'on pense de ce groupement — et je dis tout de suite, afin de donner plus de prise à ce qui va suivre, que personnellement, je suis de ceux qui n'ont jamais adhéré à aucune des doctrines sociales ou politiques qui y ont été recommandées — on ne peut pas nier qu'une atmosphère évangélique pleine de fraîcheur y ait régné, particulièrement dans les débuts.

Là, la foi de cette enfant passionnée, mais que l'égoïsme de ses pairs avait un moment désarçonnée, se retrempe et s'affermie. Sa vocation se décida. Commentant un jour, avec ses amis du Sillon, l'Encyclique *Rerum Novarum*, elle écrivit : « Deux voies s'ouvrent devant la jeunesse actuelle. L'une est facile, et c'est la résignation, que beaucoup pratiquent en interprétant lâchement cette parole du Christ : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous... » L'autre est bien plus étroite et dure ; elle exige qu'au lieu de se rétrécir dans le bien-être familial, on mette toutes les énergies et les passions de son être au service de la vérité. Dans un monde où l'égoïsme et l'amour de l'argent sont les grands moteurs de toute action, nous devons être ceux qui savent voir et qui se sacrifient, non pour la beauté du geste, mais par amour pour les autres hommes. »

Dès ce jour, bravement, elle se mit à l'œuvre. Elle travailla, donnant une part de son temps à l'étude afin de s'enrichir pour donner davantage, l'autre part aux hommes. Elle suivit assidûment les réunions du patronage Saint-Germain-des-Prés, s'attachant aux grandes, les soutenant de son amitié clairvoyante et jamais lassée.

Sur l'emploi qu'elle fit de son temps, de ses économies, de son travail, au profit des malheureux, nous avons peu de documents, car elle faisait le bien modestement, et presque nulle trace n'en est restée. Mais nous savons, parce qu'elle l'a crié dans d'admirables pages qui demeurent, comment elle réagissait devant la souffrance d'autrui, et quelle part y prenait son cœur brûlant d'amour.

Je vous citerai l'une d'elles, qui m'a ému plus que les autres.

Elle l'a écrite en 1915, à l'hôpital de Nevers. Car le temps nous presse, et je ne peux pas m'attarder à vous dire les étapes qui ont conduit naturellement cette fille charitable vers les hôpitaux. Mlle Amalbert a publié dans son beau livre une page terrible, où la nouvelle infirmière, qui fréquentait alors — c'était avant la guerre — un dispensaire parisien, se complait à raconter dans le détail des souffrances, le martyre et la mort d'une femme inconnue au regard farouche. « O Dieu ! s'écrie-t-elle, dis-moi que tu auras pitié et que tu arracheras son âme à la mort. Elle n'a sans doute pas connu ton nom, mais comme toi elle eut la main percée, percée cinq fois, autant que tu eus de plaies. Tu l'as fait entrer, n'est-ce pas ? dans ton royaume. Oh ! je me rappelle tes paroles : Bienheureux ceux qui souffrent, parce que le royaume du ciel est à eux. » Elle était prête, la pauvre enfant, à faire violence à Dieu, à lui rappeler sa promesse, à le sommer de la tenir.

Mais voici cette autre page que j'ai retenue pour vous. Elle a été écrite dans la première année de la guerre. Nous allons la lire lentement.

Juillet 1915.

« Mon Dieu, regarde leurs plaies. Nous ne les voyons qu'à l'heure des pansements et nous ne pouvons pas les supporter. Regarde leurs plaies. Elles existent nuit et jour. Elles sont faites de lambeaux de nerfs arrachés, de tissus meurtris, de sang en putréfaction ; le pus coule à flots, il inonde leurs lits ; ces chairs vives sont si douloureuses qu'elles ne supportent aucun contact ; le poids des draps légers est trop lourd pour elles. »

» Regarde leurs plaies. Regarde leurs membres. Ils sont percés de part en part. Cette main, traversée par ce drain, ne te fait-elle pas songer à une autre ? Et ce pied brisé ? Et ce côté fendu où l'on pourrait éteindre sa soif ? Mais regarde. Ne te rappelles-tu rien ? Et cette fièvre qui fait des bonds désordonnés sur la feuille de température ? Et cette sueur chaude qui les couvre d'un vernis odieux, et cette odeur d'hôpital qui les baigne et l'insomnie qui ne les lâche pas... Leurs tempes battent, leur tête résonne, la douleur frappe à petits coups, cent fois par minute. Et la terreur de la table à pansement dont le bruit seul les glace, et l'horreur des instruments, de la pince qui saisit les tissus vivants, de la sonde qui s'enfonce dans la chair, qui fait hurler... du bistouri qui s'appuie si fort sur le point douloureux et tranche atrocement.

Regarde ce petit-là qui ne peut pas remuer. Son côté le fait souffrir. Sa plaie au flanc est une vasque de pus. Ses jambes sont figées dans son lit. Regarde son pauvre bras désarticulé avant-hier ? On va refaire le pansement. Il ne dit rien. Oh ! la terreur des pauvres yeux et l'angoisse avec laquelle il suit les mains qui déroulent la bande. On soulève le bras de la gouttière. Il gémit. Sa tête roule sur l'oreiller. Une odeur fade prend tout le monde à la gorge. Ce n'est rien. On ne s'en aperçoit pas. Le coton cardé ; il est tout souillé de crème verte ; on ne sait pas par où le prendre. Des pinces, la cuvette septique, le bruit du coton qui tombe lourd comme du plomb, puis l'ouate hydrophile qui n'est qu'une vaste éponge ; le pus coule à flots maintenant ; il va tout inonder. Un caoutchouc. On le passe sans secousse sous le bras. Il faut maintenant enlever les compresses, et c'est très difficile, car il y a comme un pont de chair vive entre deux immenses plaies effroyablement creuses ; les os du coude ont été reséqués et le bras est tout vide. Les compresses passent sur le pont. Elles sont trempées, collantes, lourdes. On essaye d'y toucher. Le blessé pousse un gémissement résigné ; il sait ce qui l'attend et que ce n'est pas fini. On soulève la passerelle toute couverte de bourgeons rouges, saignants, sensibles au-delà de tout, tandis que la plaie est faite de sphacèles, de tissus vert-de-grisés, avec des traces bleues et blanches. Les compresses sont retirées avec un bruit imperceptible, celui du contact lourd sur les chairs saignantes. Les parties saines sont duvetées de coton, écaillées de pus séché. On va laver. Le bock, le sérum chaud, la cuvette septique...

La petite canule passe impitoyable dans tous les creux, toutes les fissures, soulève les lambeaux, le pont de chair vive. Dessus, dessous, et l'eau coule. D'abord visqueuse et verte, entraînant des débris blancs et rouges, puis un peu plus transparente ; enfin elle ruisselle tout à fait claire, et c'est une minute presque de détente, de propreté et de repos. « Refaites le pansement ! » On enlève tout, le bock, la cuvette pleine de mousse, le caoutchouc souillé. Il va falloir repasser la compresse bien, bien doucement ; le blessé ne crie plus, cette fois ; il n'a plus l'appréhension de la terrible chose qui colle et qu'il fallait arracher.

Il se laisse faire, mais il gémit tout doucement, comme font les petits chiens nouveau-nés. Les compresses douces, le coton blanc, le coton crème. On en met beaucoup. La gouttière à replacer. Oh ! son air d'effroi quand il dit : « Ne me lâchez pas ! » — Non, mon petit, une infirmière infatigable et délicate est penchée sur toi et vient de tenir ton bras, si lourd de souffrances pendant vingt minutes, sans oser presque respirer. Elle ne te lâchera pas. Et c'est admirable, la force et la douceur qui sont incrustées dans ses doigts nerveux.

La gouttière, quelques tâtonnements douloureux. L'écharpe maintenant. On replace doucement les oreillers et la pauvre tête baignée de sueurs. Une caresse. On quitte le malade. On ne peut plus rien. Lentement, sous le bandage, dans la gouttière, l'horrible plaie continue à suppurer, imprégnant goutte à goutte les choses blanches si douces, et demain, à la même heure, sans qu'il ait eu une minute de sommeil, une seconde de repos, ce seront les mêmes angoisses, les mêmes tortures, les mêmes faiblesses. Celui-là n'est qu'un seul, et ils sont des millions, de tout âge, de tout pays, de toute race... Mon Dieu, mon Dieu, je sais que tu les as comptés, que tu savais les minutes et les secondes, leurs désespoirs muets, leurs nostalgies des choses heureuses, de leurs amis morts, de leurs familles dispersées, leurs angoisses du lendemain, leurs heures d'ennui si morne et si plat... ; que le pas d'une infirmière, sans le vouloir, les fait rêver... Tu savais... Tu as compté... Tu prends tout cela et, une à une, les secondes s'envolent quelque part où elle ne sont pas perdues. Tu les gardes, tu les ranges... Quelles choses mystérieuses en naîtront ?

Quels horizons de paix et de lumière s'élèveront derrière les horizons anciens ? Pour quels enfants inconnus auront-ils travaillé ?

Pour quels aïeux d'autrefois aurons-nous payé ?... Quelle joie les attend donc, ceux qui auront souffert sans savoir ?

Mon Dieu, mon Dieu, mais dis-nous donc ce que tu fais avec la douleur des hommes !

Et voici, pêle-mêle, d'autres pensées, d'autres cris d'amour, d'autres invocations à la souffrance. Car elle a souffert. Elle a connu la douleur de perdre celui à qui elle avait destiné sa vie. « Notre génération à nous, voyez-vous, est choisie pour racheter la France. Les hommes paient avec leur sang, les femmes avec leur cœur. Tous doivent souffrir et nous ne devons plus placer nos espérances que dans l'au-delà. Nous sommes choisies, il faut nous en montrer dignes. Ma chère petite, ne vous laissez pas aller à votre chagrin, vous vous affaibliriez. Mais portez-le bien haut comme un drapeau. Moi aussi j'ai perdu un ami très cher. Demandons à tous deux, voulez-vous ? à votre héros et au mien, de nous passer un peu de leur courage et d'être dignes, nous aussi, de souffrir pour la France. »

Et plus tard, écrivant à la même amie : « Je pense à un grand chagrin, frère du vôtre, qui a brisé ma vie, alors qu'elle était pleine d'espérance dans le bonheur de la terre. Tout se rouvre et je mêle mes larmes aux vôtres... »

Je sais ce qu'a été ma peine et comme j'ai cru qu'elle me tuerait à petit feu, sans que personne au monde le sache ! Et voilà qu'elle me fait vivre, au contraire, et que malgré bien des soucis et des inquiétudes, je vis dans une paix que je voudrais pouvoir vous donner, tant elle est infinie... O ma chérie, je vous en supplie, ne laissez votre douleur inféconde ; elle doit vous grandir. Allez aux petits, aux malades, à ceux qui souffrent des choses indicibles, et vous verrez... ou plutôt vous ne verrez pas quelle paix et quelle beauté émaneront de votre âme... »

Plus belle à nos yeux, plus proche de nous parce que son cœur de femme a connu l'amour, il me semble qu'elle a été aussi plus touchante aux yeux de Dieu, à qui elle a offert des deux mains sa pauvre douleur humaine. Et, comme elle l'écrivait à son amie, elle s'est elle-même dès ce moment, consumée d'amour pour les malheureux. « J'ai trouvé aux pieds des malheureux et en pansant d'affreuses blessures un bonheur qui n'a pas son égal. » Elle est heureuse à l'hôpital. « Je ne peux pas dire que je suis heureuse, j'y suis trop heureuse ayant beaucoup à aimer, ce qui est une des conditions du bonheur. »

Écoutez maintenant comment elle parle du pauvre. Il s'agit d'un malheureux qu'elle soignait au dispensaire, un vétérinaire de 70, qui traînait sa pitoyable misère : « Il croit, dit-elle que nous faisons nos pansements pour l'examen. Il ne sort pas de cette idée qui l'enchantait. Il ne sait pas qu'il est, lui, le malheureux, l'infirme, le délaissé, le laid, le misérable, il ne sait pas qu'il est plus que tous les riches de la terre, tous ceux qui passent en automobile, l'éclaboussent lorsqu'il se traîne péniblement. Il ne sait pas qu'il est l'envoyé divin, l'ami et l'image même du Christ. Il passe, ne sachant pas ce qu'il est. Il part, orné d'un magnifique bandage immaculé, qui paraît presque un objet de luxe en dépassant son vieux pantalon de couleur innommable. Il boitille et me cherche des yeux dans la ruche blanche des infirmières où je suis déjà rentrée. Il ne sait pas que, sur sa pauvre plaie rongée, en grattant les croûtes et les lambeaux de chair décomposées, et en respirant la pourriture qui s'en exhalait, j'ai vraiment passé une heure divine. »

Mais voici qu'approche l'heure du sacrifice. Elle l'a senti. « La mort, écrit-elle, n'est pas triste : c'est le plein développement de la vie. Quelque chose me dit que je vais mourir jeune. Ce sera bientôt. »

Et une autre fois : « Je n'ai plus d'autre rêve que la vie éternelle. Je l'attends tous les jours. »

« Mais, dit-elle aussi, je ne voudrais pas mourir avant d'avoir fait quelque chose. » Et elle ajoute : « J'envie tous ceux qui ont donné leur vie pour une chose belle : qui l'ont donnée et à qui elle n'a pas été simplement retirée... Ah ! si Dieu permettait que nous nous donnions. »

Dieu permit qu'elle se donnât.

Le récit de sa fin, je vous le rapporterai brièvement. Car ce qui est remarquable dans cette héroïne de la guerre, c'est qu'elle n'a pas eu d'histoire.

Elle a été à son devoir et, à l'heure marquée pour l'immolation, elle est tombée. Nous ne parlerions pas d'elle aujourd'hui, ni de la guerre qu'elle fit, ni de la mort qu'elle y trouva, s'il n'y avait eu sa vie, qu'elle avait dévouée à tout ce qui lui paraissait beau sur la terre et, par dessus les autres merveilles de la création, aux pauvres gens.

Cette jeune fille si ardente, si assoiffée de se dévouer, avait connu, au début de la guerre, la plus dure épreuve : elle avait dû quelque

temps rester inutile. Ce fut peut-être dans sa vie la seule souffrance qu'elle ait acceptée d'un cœur maussade. « J'ai boudé un peu à la souffrance, moi qui pourtant l'avait demandée si souvent ! Il est vrai que je n'imaginais pas la recevoir sous forme d'inutilité. » Elle est malade à Arcachon : — « Cela m'est doux et cruel à la fois, d'admirer le grand bel océan. En pensant à la guerre, je ne peux m'empêcher de regarder toute cette beauté des larmes aux yeux. Je tricote humblement des chaussettes pour les soldats, ... elles ne sont pas très bien faites ! » Elle partit en octobre et servit successivement dans divers hôpitaux de l'arrière, quand, à la fin de 1916, la Roumanie étant entrée en guerre, Geneviève Hennet de Goutel, qui avait dans ce pays des amies très chères et qui n'attendait de son dévouement immense à la patrie qu'une occasion de donner la mesure reçut à la fois l'appel de la Croix-Rouge et des lettres pressantes de ses amies roumaines. Elle obtint le consentement des siens, et le 4 octobre, prit l'express de Boulogne avec les autres membres de la mission médicale que la France envoyait à son alliée. Le Ministère de la guerre avait donné à cette mission les médecins-majors Clunet, Sorrel et Moure, et le médecin auxiliaire Ripert. Le comte d'Harcourt et le marquis de Clapiers conduisaient l'équipe. Les infirmières étaient M^{lles} Reboulet, Renaudin, Chabanas et Tabourin, M^{me} de Bouchaud de Bussy, M^{lle} Fleppes, M^{me} Clunet, qui suivait son mari, enfin M^{lle} de Goutel.

On s'arrête à Boulogne. Pèlerinage à Notre-Dame. Puis on court à travers l'Angleterre, la Russie, et l'on s'installe à Bucarest. « Je suis heureuse, écrit-elle aussitôt, de voir à quel point nous allons être utiles ici. Il y a de l'argent, des matériaux, de la bonne volonté, mais rien pour organiser tout cela. »

Quand je pense aux femmes d'élite auxquelles on fait laver les parquets en France, dans certains hôpitaux ! Quels services elles rendraient ici ! Il faudrait à Bucarest beaucoup d'infirmières modèles, à la fois femmes du monde et professionnelles, car on a les yeux fixés sur les Françaises. On n'imagine pas ce que c'est que l'influence française en Roumanie. »

Elle est si heureuse à Bucarest qu'elle écrit quelques jours plus tard, à sa sœur : « Je t'assure que c'est trop agréable. Si j'avais su cela, je ne serais pas venue, car on est trop gâté. » Mais voici que les zeppelins bombardent la ville. Le comte de Saint-Aulaire, ministre de France, donne l'ordre à la mission française d'évacuer l'hôpital, et le dur calvaire va commencer.

La mission trouve un gîte à dix kilomètres de Jassy, dans une propriété isolée, qu'on appelle le *Grierul*, ce qui signifie le grillon. Le Dr Clunet ne cache pas à ses compagnons, à ses compagnes, que la vie, là-haut, sera difficile, dangereuse. Geneviève de Goutel et M^{lle} Fleppes acceptent de se rendre à ce poste qu'on pressent redoutable. Elles emportent des draps, du linge, du sucre et tout ce qu'elle peuvent rassembler en hâte ; elles s'installent dans un petit break encombré qui, lentement, gravit la côte. Une peau de loup sur les genoux, serrées l'une contre l'autre, les deux volontaires écoutent le docteur qui énumère ses projets : « Il n'y aura rien. Tout est à faire et nous ferons tout », conclut-elle dans une lettre aux siens. Et elle ajoute : « *Grierul* est là-haut, presque au sommet. »

Il faut beaucoup monter ! Tant mieux ! Vive ce qui est haut ! Et puis, ce pays est splendide. Au milieu d'une belle nature, on est capable de tout supporter. On s'installe comme on peut, mais voici qu'au bout de peu de semaines, alors qu'on avait gaillardement supporté le froid et la faim, arrive un visiteur inattendu : le typhus exanthématique.

La tendre amie de ceux qui souffrent se met à la tâche. Elle ajoute au service de ses deux salles, toutes comblées de malades, une besogne plus dangereuse et plus répugnante.

Elle va elle-même, en auto sanitaire, chercher les malades, quatre par quatre, à un hôpital où on les lui donne dans un état lamentable. Arrivée au *Grierul*, elle se livre, aidée des Sœurs, à l'épouillage.

« On débarrasse le malade de ses vêtements où grouillent les parasites ; on l'enduit de pétrole de la tête aux pieds, on le tond, on le rase : le voilà complètement épouillé ; c'est alors seulement qu'après l'avoir vêtu de linge désinfecté, on l'admet dans la salle commune. »

Le 4 janvier, meurt à *Grierul* le premier typhique. « Il est mort sans bruit, dit-elle, sans personnalité. Hélas ! pour nous qui ne savons pas leur langue, ils en ont si peu ! Celui-ci est arrivé de l'inconnu : il est parti pour le mystère. On sait simplement qu'il s'appelait Platon, et qu'il avait une figure très jeune, très douce. Nous allons dans le bois chercher l'emplacement de sa tombe. Pas bien loin du petit lac, il y a une trouée circulaire dans la lisière des arbres. »

La terre douce, les troncs gris, les feuilles mortes veloutées, tout

est bien calme ; cela sent si bon, et il y aura de la place pour tous ceux qui, hélas ! suivront notre premier mort. » Quelqu'un ayant dit qu'il fallait arranger cette tombe le mieux possible pour faire une bonne impression à ceux qui restent : « Non, répliqua-t-elle. Nous pyrograverons son beau nom de Platon sur la croix ; on plantera du lierre et des fleurs, et on entourera de pierres plates le léger renflement de terre, mais ce ne sera pas pour les vivants. Non, c'est pour le petit mort qu'il faut le faire. Les morts n'existent pas, dites-vous ? Et si, contrairement à ce que vous affirmez, c'étaient les morts qui existent et les vivants qui ne sont pas encore ? »

La situation devient terrible. L'une des compagnes de Geneviève de Goutel, qui rentre en France, lui propose de la ramener. Elle refuse. « Moi, écrit-elle à une amie, je veux rester, comme je crois que c'est mon devoir. Je n'ai pas assez travaillé pour revenir encore. Je me confie à Dieu. Il sait que j'aime mon pays par-dessus tout, et que j'offre toutes mes souffrances pour le rachat de la France bien-aimée. »

De la correspondance d'une de ses compagnes, car ce sont là des renseignements qu'elle se garde de révéler aux siens, je tire ce passage : « Les morts ici sont si nombreux qu'ils restent deux ou trois jours au milieu de leurs camarades survivants. Dans notre hôpital, les malades sont trois dans chaque lit et, comme il n'y a pas assez de linge, on en voit se promener nus dans les couloirs : c'est tragique. Ici, on sent la mort partout autour de soi. Elle rôde en attendant le moment de venir nous éteindre. » Et la même écrit encore : « Il fait très froid. Les unes après les autres, nous tombons malades. La situation est affreuse... Quelquefois, pour dîner, nous n'avons qu'un plat d'oignons à peine cuits. »

Le 2 février 1917, notre pauvre héroïne se sent lasse. Elle veut sortir un moment pour respirer au dehors. Le P. Gervais l'accompagne. C'était l'heure du soleil couchant et le paysage de neige devait être magnifique. Bien que la température fût de 20 degrés au-dessous de zéro, elle voulut esquisser une aquarelle.

Des amis ont rapporté cette œuvre en France. Je l'ai vue.

C'est une pittoresque chaumière moldave au milieu des neiges. L'impression de tristesse, de solitude et de froid est terrible. La malheureuse jeune fille n'acheva pas ce tableau. Le lendemain, une fièvre violente la tenait au lit. Elle ne devait plus se relever.

Elle mit près d'un mois à mourir. Le P. Gervais, son amie M^{lle} Fleppes, qui devait, au retour du cimetière, où elle allait l'accompagner, s'alerter pour mourir à son tour, entouraient son pauvre lit et priaient avec elle. Le 22 février, le roi Ferdinand lui conféra la Croix Régina Maria. Et la reine, qui venait de perdre un petit enfant, fut inconsolable de ne point décorer elle-même la pauvre petite Française qui se mourait. La veille du dernier jour, elle eut un cri d'angoisse.

Le P. Gervais lui proposa de communier. Alors elle sentit que sa fin était toute proche et dit : « Je veux revoir maman. » Puis, tout de suite, d'une voix apaisée : « *Fiat voluntas tua.* »

« Acceptez-vous, lui demanda doucement le P. Gervais le lendemain, acceptez-vous de donner votre vie ? » — « Oui », répondit-elle. Alors elle reçut les sacrements, resta, dit son confesseur, toute fixée en Dieu, et s'éteignit.

Elle repose dans le caveau des Sœurs de Notre-Dame de Sion, où elle avait prié qu'on accueillît son corps en attendant son retour en France. Pendant l'office, au milieu de la foule qui se pressait dans la petite église de Jassy, derrière les hauts personnages, les représentants de la maison royale, les ministres des nations alliées, les généraux français et russes et tant d'amis connus et inconnus, une religieuse pleurait et priait plus ardemment que tous les autres. Elle était de celles qui connaissaient la morte, avaient approché de son cœur, s'étaient réchauffées au feu de cette âme. Elle suivait mal l'office des morts. Cependant, voulant participer à la prière commune elle essuya ses larmes et rouvrit le livre de prières qu'elle avait fermé. Elle le rouvrit à la page que marquait son doigt, mais ce n'était plus celle où tout à l'heure elle lisait le douloureux et sublime office.

Elle approcha le livre de ses yeux et fut surprise de le trouver ouvert à la page de l'office de sainte Geneviève. Alors elle tressaillit et lut ces paroles, que nous prononcerons à notre tour avec toute la dévotion que j'espère vous avoir inspirée pour l'incomparable héroïne de la charité dont je vous ai parlé :

« Intercédez pour nous qui sommes malheureux. »

» O Geneviève,

» Vous qui jouissez maintenant de la vue de Dieu. »

ANTOINE REDIER.

2 PÈLERINAGES

A

ROME

du 8 au 22 avril
du 8 au 22 septembre

Les 2 voyages se font sous la conduite du bureau de
Tourisme « Le Globe », 3, avenue Louise, à Bruxelles.

Groupes de 25 personnes

Les 2 voyages ont été combinés de façon à
offrir aux abonnés et amis de la REVUE
tous les avantages (réduction, organisa-
tion, etc.) qu'offrent les grands départs tout
en conservant aux groupes un caractère
d'intimité.

Pour les inscriptions : Envoyer son adhésion à la *Revue catholique des idées et des faits*, 11, boulevard Bischoffsheim.
et verser un acompte de **cent francs** au compte chèque postal n° **45.472** de *M. De Staercke* (voyages Le Globe)
à Bruxelles, 3, avenue Louise, en inscrivant au talon de chèque son adresse, le genre d'hôtel et de chambre qu'on
désire et en indiquant les dates du départ choisi. Sans l'acompte, l'inscription n'est pas valable.

Le prix total du voyage doit être versé au même compte chèque-postal respectivement avant le 8 mars et le 8 août.

En cas de désistement les versements sont remboursés moyennant retenue de 5 % pour frais.

En cas de désistement trop tardif, les hôteliers de Rome exigent comme dédommagement, un tiers de la valeur du
séjour commandé. Au cas échéant, cette somme viendrait s'ajouter à la retenue des 5 %. Les billets pourront être cédés en
nous avisant des changements de noms.

Le Programme détaillé du voyage sera transmis aux participants, ainsi que leurs adresses d'Hôtels, quelques jours
avant le départ. Les Hôteliers prient les pèlerins de choisir des chambres à deux lits ou à grand lit, dans la mesure la plus
large possible, le nombre de chambres à un lit étant très restreint. Avoir soin d'indiquer l'arrangement choisi dès le
moment de l'inscription.

Bagages : Prendre le moins de bagages possible.

Passeport : La carte du pèlerin dispense du passeport en Italie. Pour l'obtenir, demander au commissariat de police, un
certificat d'identification avec un portrait récent. L'envoyer au bureau de tourisme *Le Globe* qui fera le nécessaire pour y
faire imprimer le sceau du Comité. Y ajouter un second portrait et une lettre de son curé attestant que l'on fait
pèlerinage à Rome en vue du jubilé.

Cette carte de pèlerin sera remise en même temps que les billets de chemin de fer et d'hôtels, quelques jours avant le départ.
L'Agence se charge de fournir un passeport collectif pour le passage en Suisse.

Toilette exigée pour l'*Audience Pontificale* : Messieurs : en vêtement sombre ; Dame : Robe noire ou blanche montante,
manches longues, mantille noire ou blanche.

Les dispenses nécessaires seront demandées pour la durée du séjour à Rome.

A ces prix il y a lieu d'ajouter la somme de **30 francs** pour la « Tessera » et la « Carte du Pèlerin » nécessaires aux
voyageurs.

Spécialement organisés pour les abonnés
et amis de La REVUE CATHOLIQUE DES
IDÉES ET DES FAITS.

Itinéraire :

- 1^{er} jour* : Départ de *Bruxelles* dans la soirée pour *Bâle*. Diner en W.-R. (premier service du bureau).
2^e jour : Départ pour *Milan* par la magnifique ligne du Simplon. Arrêt et visite des Iles Borromées. Arrivée à *Milan* dans la soirée. Départ pour *Rome*. (Le trajet de *Milan* à *Rome* peut se faire en W.-L. moyennant un supplément de 86 Lires).
3^e jour : Le matin arrivée à *Rome*.
4-5-6-7-8^e jours : Séjour à *Rome*.
8^e jour : Départ pour *Assise*. Visite. Départ dans la soirée pour *Florence*. Logement.
9^e jour : Séjour à *Florence*.
10^e jour : Départ dans l'après-midi pour *Milan*. Logement.
11^e jour : Matinée à *Milan*. Départ pour *Côme*. En bateau à *Bellagio*.
12^e jour : Séjour à *Bellagio*.
13^e jour : En bateau à *Menagio* et *Lugano*.
14^e jour : Le matin départ pour *Lucerne*. Déjeuner-fourchette et dîner à *Lucerne*. Départ pour *Bâle* et *Bruxelles*.
15^e jour : Dans la matinée arrivée à *Bruxelles*. Le petit déjeuner en W.-R. est le dernier service du bureau.

Prix par personne :

- 2,050 francs belges, avec billets de chemin de fer deuxième classe, repas en W.-R. et hôtels de premier ordre.
1,885 francs belges, avec hôtels de premier ordre sur tout le parcours, pensions de famille à Rome, repas en W.-R.

Toute personne désireuse de former un groupe de pèlerins à autre date peut s'adresser au bureau de **La revue catholique des idées et des faits**.



MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : Swarthbourse-Bruxelles

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

"SWAN"

INDISPENSABLE A CELUI
QUI ÉCRIT FRÉQUEMMENT
CHAQUE "SWAN" EST GARANTI
EN VENTE PARTOUT

Fabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonym
8-10, rue Neuve, Bruxelles

Voyages Belges

36, Boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.

Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs
de la REVUE CATHOLIQUE.

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquents } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

L'Hôtellerie du Bacchus sans Tête ⁽¹⁾

CHAPITRE III

Faits incroyables qui plongeront le lecteur dans la plus profonde perplexité

Dame Gerbillot avait éteint la lanterne du Bacchus, tiré les volets massifs des fenêtres, fermé la porte avec soin et jeté de grandes pelletées de cendre sur les bûches du foyer.

L'auberge n'était plus éclairée que par les reflets rougeâtres des braises. Le marmiton aux pieds sales allait et venait silencieusement comme un chat. Toute l'hôtellerie, pleine de voyageurs, un instant bouleversée par le vacarme, s'était paisiblement rendormie. La grosse hôtesse, affalée sur un escabeau, s'épongeait en soufflant et regardait d'un œil morne sa fille, assise en face d'elle, tête basse, les deux mains crispées sur la poitrine.

Un piétinement retentit soudain au dehors, accompagné d'un choc d'armes. Des doigts palpèrent la porte et les volets. Ces voix crièrent : « C'est ici... Non, c'était plus loin, à gauche. » Puis, le bruit s'éloigna et le silence reprit.

Dame Gerbillot se leva brusquement.

— C'est ta faute, tout cela, ma Gillette.

La jeune fille ne répondit rien, mais un gobelet tinta dans un coin sombre de la salle et on entendit un ricanement chevrotant.

Dame Gerbillot sursauta et se pencha pour mieux voir.

— Comment, maître Taupenot, s'écria-t-elle, encore ici ?

— Et où voulez-vous que je sois, ma bonne ? Veuf sans enfants, syndic des tanneurs, dix ans de compagnonage, quarante ans de maîtrise, je peux bien passer mon temps à ma fantaisie.

— Ce n'est pas pour vous chasser, mais vous savez le dicton ? Lever à cinq, dîner à neuf, souper à cinq, coucher à neuf, fait vivre d'ans nonante-neuf.

— Ce qui fait vivre bien plus longtemps c'est ce petit vin que vous avez là. D'où vient-il donc ?

— Des vignes d'Alosse. Mais pour trouver du goût à boire, après ce que vous avez vu, vrai, vous avez le cœur solide.

— Je l'ai moins tendre que vous, en effet.

— Vous auriez voulu sans doute que je reçoive ce ladre ?

— Oh ! moi, non. Je ne veux rien. Vous êtes maîtresse céans. Mais quel ton vous prenez ! Vous voilà toute en colère. N'êtes vous pas contente d'être débarrassée ? Ont-ils emmené leurs chevaux ?

— Non, ils viendront les chercher s'ils veulent.

— De belles bêtes, paraît-il, superbement équipées et tout un bagage seigneurial. Ce doit être un homme de grand état.

— Qu'il cherche donc un gîte digne de lui. Allons, Gillette, mon enfant, remue-toi. A quoi rêves-tu ?

— Je pense, dit la jeune fille, en se levant lentement, à ce que le curé nous racontait dimanche, à la confrérie, sur sainte Ragonde de Poitiers. Elle soignait les lépreux, elle les baisait au visage. Quel beau courage ! Mais ce terrible mal attaque

donc aussi les femmes ? Aviez-vous déjà vu de ces malheureux, maman ?

— Vous l'entendez, maître Taupenot ? Ne dirait-on pas qu'elle veut faire la leçon à sa mère ? Hé, ma fille, tu as seize ans, j'ai plus vécu que toi et j'en sais aussi long. Parbleu ! Il y a encore saint Arnulf de Remiremont qui leur lavait les pieds et leur faisait la cuisine. C'est toujours des reines et des princes dans les histoires, des gens qui n'ont pas à gagner leur vie. Va donc voir si tout est bien fermé par derrière et l'on ira se coucher, quand cet honnête syndic le voudra. Il arrive parfois du monde, toute la nuit, les veilles de Saint-Ladre. Nous n'avons plus de place. Je n'ouvre à personne.

Un coup violent ébranla l'huis.

— Ouvrez, de par monseigneur le duc.

Deux cavaliers en selle attendaient devant le seuil. Ils portaient de larges chaperons dont les rubans leur tombaient sur l'épaule et des habits à basques flottantes sous lesquelles passait la pointe de leurs rapières. L'un d'eux se pencha vers l'hôtesse qui venait d'ouvrir en tremblant et, lui montrant un parchemin où pendait un sceau de plomb :

— Ordre de la prévôtée, dit-il. N'avez-vous pas hébergé deux voyageurs, venant de Dijon, à cheval ? Le plus âgé doit avoir une lèpre ou un chancre au visage. L'autre est un jeune page. Nous savons qu'ils sont descendus ici.

— Ils n'y sont plus, monsieur. Le Bacchus n'est pas une maladière. Et puis, nous connaissons les ordonnances.

— Où sont-ils allés ? Nous voudrions l'apprendre dès ce soir pour les retrouver demain plus aisément. Vous savez qu'il court des espions liégeois par le pays ?

— O ciel ! fit dame Gerbillot qui recula, en joignant les mains, croyant déjà voir une exécution capitale sous le toit du Bacchus sans tête.

— De quel côté sont-ils partis ?

— Ma foi, monsieur, il ne faisait pas trop clair, on les a perdus de vue tout de suite. Il me semble qu'ils sont montés du côté des Cordeliers.

— Mère, cria la jeune fille en accourant, êtes-vous sûre ? Il me semble plutôt qu'ils allaient vers l'abbaye Saint-Andoche.

L'homme les regarda l'une après l'autre avec défiance, puis, pénétrant brusquement dans la salle :

— Montrez-moi vos chambres.

Dame Gerbillot, plus morte que vive, prit une chandelle et le précéda à l'intérieur, tandis que l'autre, au dehors, inspectait les issues.

Quand ils furent de retour, après un bon moment, et que les deux cavaliers eurent pris congé, l'hôtesse, furibonde, se jeta sur sa fille :

— Tu vois, tu vois, sainte Radegonde, avec tes lépreux et tes grimaces, tu vois à quoi tu m'exposais ?

— Mais, dame Gerbillot, dit le vieux qui s'était rassis tranquillement devant son vin d'Alosse, pourquoi la gronder ? Que risquiez-vous ? Ces deux pèlerins sont peut-être soupçonnés à tort. Le jeune garçon ne me semble guère capable d'une mission de confiance. Et quant à l'autre dont la tête déménage.

— Oh ! avec vous, on ne risque jamais rien, il n'y a jamais de danger. Vindieu ! quand nous aurons les franchises et que vous serez échevin, la ville pourra dormir en paix.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus long. Un grand chariot, traîné par deux mules dont les sonnaillles carillonnaient éperdument au milieu du silence nocturne, arrivait à fond de train

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, du 13 février 1925.

devant l'hôtellerie. Il en descendit trois jeunes hommes qui aussitôt à terre, se mirent à gambader comme s'ils touchaient enfin au terme désiré d'une longue route.

Le plus jeune, au visage rubicond et joufflu, brandissait de la main une baguette entourée d'une tige de lierre. Près de lui, un beau gaillard à chevelure abondante, coiffé d'un chapeau pointu auquel était piquée une branche de laurier, pinçait de la guitare. Le troisième, tout de noir vêtu et portant au cou une chaîne d'or, battait la mesure avec une verge où s'enroulaient deux serpents de métal.

— Inutile, messieurs, inutile, répétait dame Gerbillot, barrant le passage, de ses deux mains étendues. Tout est plein comme un œuf ici. Ne pouvez-vous camper sur le Champ-Saint-Ladre avec les autres baladins et jongleurs ? Où mettrais-je vos mules ? J'ai bien un paquis sous les murs de Marchaux. Il est trop tard. Mes valets sont couchés.

L'homme au thyrses bondit sur elle, en éclatant d'un rire aigu.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, dit-elle sèchement. Passez votre chemin. Vous allez réveiller mes hôtes et nous attirer des ennuis.

— C'est en effet la première fois que vous voyez ma tête, répliqua-t-il, en riant de plus belle.

Il se rejeta en arrière, leva le bras, fit un moulinet, puis fonçant comme l'escrimeur qui porte un coup d'estoc, vint la piquer irrévérencieusement de l'index en plein estomac.

Dame Gerbillot, suffoquée de stupeur et d'indignation, recula, courbée en deux, palpant la poche de son tablier. Elle en retira une poignée de saluts d'or qu'elle étala sur un bahut pour les mieux voir à la chandelle. Après les avoir retournés et soupesés, tout en se demandant si elle ne rêvait point, elle finit par les mettre un à un dans l'escarcelle de cuir qui pendait à sa ceinture.

Les trois drôles avaient envahi l'auberge qu'ils emplissaient de cris joyeux et s'étaient installés en gens résolus à ne plus bouger avant un bon moment.

— C'est ainsi, belle dame, dit le galant aux cheveux longs, que Jupiter s'est insinué jadis dans les bonnes grâces de Danaé. Ne soyez pas plus ingrate. Servez-nous vite de ce jambon et apportez plusieurs cruches. Nous mourons de faim et de soif. Le vue de cette jolie fille nous met encore en appétit.

— Tu vas aller te coucher tout de suite, dit dame Gerbillot à Gillette qui s'esquiva sans répliquer.

Puis, se retournant, souriante, vers ses hôtes :

— On vous sert, messieurs, nous compterons ensuite. Je vous demanderai seulement un peu de calme.

Pendant qu'elle dressait le couvert, maître Taupenot, de son coin, observait les étrangers.

Ils avaient la physionomie de fripons intelligents. On ne les aurait pas crus en état de semer l'or à pleines mains. Ils paraissaient beaucoup mieux faits pour vider la bourse d'autrui. Mais ils portaient si cavalièrement la grotesque misère de leurs oripeaux, ils avaient dans l'allure un mélange si piquant de canaillerie et de distinction, certains détails de leur costume offraient de si curieux contrastes, qu'on ne pouvait les regarder sans plaisir.

L'homme en noir dont le chapeau rond était flanqué de deux ailes de corbeau, avait posé sa baguette sur la table, au milieu des gobelets et des plats. Comme maître Taupenot examinait les fines ciselures des serpents de bronze, il lui sembla soudain les voir frétiller.

Il sursauta malgré lui et se frotta les yeux, se demandant

si le vin d'Alosse ne lui montait pas à la tête. Mais il finit par rire de sa frayeur. C'était la table qui remuait, assurément. Il avait vu les reflets des flambeaux sur le métal.

Les trois compagnons mangeaient de bon appétit, parlant entre eux bruyamment dans une langue inconnue, sonore et harmonieuse, quand le musicien à la guitare, secouant ses boucles blondes, s'écria :

— Qu'il fait sombre ici ! J'aime la lumière.

Il étendit la main par gestes saccadés et, de ses doigts, fusèrent de pâles rayons qui baignèrent bientôt toute la salle d'une lueur d'aurore, si bien que l'hôtesse et le syndic regardaient, stupéfaits, du côté des fenêtres si le jour ne filtrait pas.

Mais il était à peine minuit. Le feu avait repris dans l'âtre, pétillant, jetait de grandes flammes. Au bout d'un moment, l'éclairage ne présentait rien d'insolite.

— Vous venez à la fête donner des représentations ? demanda maître Taupenot.

— Non, répondit le plus jeune, nous voyageons pour notre plaisir. Est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas ? Permettez-moi donc de me présenter. Je suis Bacchino, à votre service. Et voici, — continua-t-il en désignant le musicien, — messer Phebus Apollini. Le troisième près de vous, est le seigneur Mercurio.

— Je m'appelle Taupenot, dit le tanneur en s'inclinant, et je vous souhaite bienvenue dans notre pays.

— Ah ! soupira le musicien, voilà longtemps que je te connais.

— Longtemps ? Vous êtes bien jeune.

— Il y exerçait la médecine avant que votre maman n'eût besoin de médecin, dit messer Bacchino, en éclatant de rire. C'est le plus fort de nous trois. Il a été berger, maçon et même entrepreneur.

Le vieux syndic regardait sans aucune admiration l'habile homme qui savait faire tant de choses.

— Allons, dit-il, vous êtes de joyeux plaisants. Vous gagnerez votre vie à la foire.

— Hé ! nous savons quelques petits tours, s'écria messer Bacchino. Voulez-vous en voir un de ma façon ?

— Grand merci ! Réservez-vous pour le public du Champ-Saint-Ladre. La soirée s'avance. Ce n'est plus l'heure du tapage. Je finis ma cruche et je vais me coucher.

— Vous ne partirez point sans qu'on ait bu ensemble et cette brave hôtesse va trinquer avec nous. A vos amours !

Tout le monde se leva. Maître Taupenot souriait avec indulgence aux joyeuses saillies des trois drôles, mais dès qu'il eut regagné sa place, il se sentit envahi d'un singulière torpeur.

Il lui semblait qu'il était là, devant cette cruche, depuis un temps incalculable. Les menus événements de la soirée disparurent au fond d'un gouffre où sa mémoire essayait vainement de les repêcher avec une labeur infini. Le vertige l'emporta. Ses oreilles bourdonnèrent, au point qu'il crut avoir dans la cervelle tous les moulins du Rueil Boutailler. Ses idées à la débandade se mirent à trotter, plus actives, plus dévorantes que des souris sur un tas de grains.

Il apercevait, fort loin de lui, à travers une brume épaisse, dame Gerbillot, assise, l'air hébété, ouvrant des yeux ronds, tout humides. Les serpents de bronze autour de la baguette se tortillaient frénétiquement. Dans l'air saturé du fumet de viandes et d'émanations culinaires, flottait à nouveau une clarté indéfinissable une tremblante lueur d'aube naissante...

Bacchino avait bondi par-dessus la table au milieu de la

salle. Ses compagnons le saluaient de clameurs assourdissantes. Il s'agitait comme un démon, lançant des cris gutturaux, des ordres furieux, des adjurations qui ressemblaient à de longues plaintes.

Un chapelet d'oignons, tombé des poutres, le coiffait d'une couronne d'or fauve. Et soudain, rompant leur ficelle, saucissons et jambonneaux, panouilles de maïs et champignons secs vinrent former au-dessus de sa tête un diadème pyramidal.

Tous les ustensiles de ménage abandonnaient leur poste et se promenaient sans gêne dans l'espace. Les légumes sautaient hors de leurs paniers ; les fruits jaillissaient comme des balles. Navets et céleris, poireaux et carottes, pêches, prunes, pommes et raisins se tressaient d'eux-mêmes en souples guirlandes où tartes et galettes couraient s'accrocher comme des médaillons. Les casseroles quittaient leurs clous, suivies des cuillers à pot qui tambourinaient en cadence. Les poulets rôtis prenaient leur vol et s'en allaient buter aux vitres. Sur un plat, un coq plumé agitait ses moignons nus, gonflait sa crête saignante, et, se dressant sur ses pattes coupées, entonnait un chant triomphal.

Dame Gerbillot, folle de peur, s'était réfugiée près de maître Taupenot qu'elle tenait étroitement embrassé.

— Nous sommes perdus, disait-elle, nous sommes perdus. Il y a quelque diablerie là-dessous.

Un tonnerre de huées, de ricanements et de sifflets retentit, à faire écrouler la maison.

— Les entendez-vous ? maître Taupenot, gémissait la bonne femme au comble de l'horreur. Je crois, ma parole, qu'ils se moquent du diable.

— Ma bonne, ma bonne, répondait le vieux dont la langue pâteuse décrochait les mots avec peine, je n'ai jamais bien su si c'est un plus grand péché de se moquer du diable que de se moquer de Dieu, mais ces gaillards m'ont la mine de ne craindre ni l'un, ni l'autre.

Il se leva, au prix d'un effort héroïque, décidé à faire cesser immédiatement toutes ces mauvaises plaisanteries.

Les sortilèges venaient de s'évanouir. En un clin d'œil, l'auberge avait repris son aspect habituel et messer Bacchino disait, avec un sourire plein de grâce :

— Voilà ce que je sais faire.

Puis, se tournant vers l'homme aux serpents :

— A vous, maintenant, Mercurio.

— Assez, assez ! cria le vieux. Voulez-vous bien arrêter ces folies ?

— Nous allons donc vous donner un spectacle plus sérieux, dit Mercurio d'une voix grave. Notre digne hôtesse est veuve. Je vais lui montrer son défunt mari.

Il leva sa baguette et aussitôt régna une lumière lugubre. Le feu noircit sous la cheminée. La flamme des chandelles tourna au violet sombre, courbée par un vent glacial, venu on ne savait d'où, qui poussait des hurlements étouffés.

Dame Gerbillot se traînait à genoux, les mains jointes.

— Je vous en supplie, messieurs, partez ! Non, je ne veux pas le voir, le pauvre cher homme. Laissez-le tranquille, il est en paradis... Ah ! monsieur, j'en mourrais. Ayez pitié de moi ! Partez tous, on ne se devra rien. Je vais vous rendre votre argent.

Elle fouilla dans son escarcelle et n'y trouva plus un rouge liard. Les pièces d'or du sieur Bacchino s'en étaient envolées aussi mystérieusement qu'elles y étaient venues.

Cette constatation lui rendit son sang-froid. Ses frayeurs se calmèrent. Elle ne sentit plus que la crainte de se laisser

duper par des baladins qui mangeaient et buvaient chez elle à peu de frais.

— Maître Taupenot, dit-elle tout bas, je vais réveiller mes valets. Comment se fait-il, avec ce tapage infernal, qu'ils ne soient pas déjà là ? Vous, je vous prie, sortez, appelez la garde, voyez s'il passe une patrouille.

Le vieux syndic sortit. Au grand air, ses idées lui revinrent. Il se rappela avoir entendu les grelots d'un attelage. La voiture qui avait amené les trois voyageurs n'était plus devant l'hôtellerie.

Soudain, des cris affreux partirent de l'intérieur. Il se précipita au secours. Dame Gerbillot, seule, au milieu de la salle, levait les bras au ciel. Les valets armés de gros bâtons furetaient par tous les coins. Les étrangers avaient disparu.

Le marmiton dormait, près de l'âtre, sur un sac. On le secoua, on le réveilla, on l'adjura par tous les saints de donner le mot de l'énigme. Il éternua, bailla, ouvrit de grands yeux troubles et raconta tout d'une haleine qu'il avait vu trois hommes nus danser en l'air. Le premier, couronné de pampre, portait sur ses épaules une fourrure de bête sauvage ; le second, un manteau de lumière ; le troisième, des ailes aux talons.

Dame Gerbillot, en fureur, le saisit par les oreilles, lui demandant s'il se moquait. Les deux valets, enflammés l'un contre l'autre d'une colère inexplicable, s'agonisaient d'injures, se frappaient de leurs bâtons.

Maître Taupenot voulut dire quelque chose. Il y renonça, secoua la tête et prit le parti d'aller se coucher.

Comme il franchissait le seuil, il crut entendre, derrière lui, au dessus de la porte, un éclat de rire moqueur. Il se retourna et ne vit rien.

PAUL CAZIN.



L'augmentation de la population est-elle désirable ?

Sous ce titre, M. Léon Delsinne a développé, dans *Le Peuple* du 24 février, les raisons qui lui semblent militer en faveur d'une stabilisation ou même d'une diminution de la population belge.

La question est d'une souveraine importance, au point de vue général de la prospérité du pays et au point de vue particulier des revendications des familles nombreuses.

Celles-ci, en effet, demandent un statut spécial, et elles le réclament, non seulement comme une aide bienfaisante, mais comme un équitable retour pour les services rendus par elles. Or, il n'y aurait pas service de leur part si la situation du pays conseillait une diminution de sa population ; elles seraient plutôt une nuisance ou du moins une charge sans compensation pour le territoire qu'elles encombraient.

Il est donc souverainement opportun d'examiner attentivement les objections qu'on leur oppose et d'en montrer l'inanité.

C'est ce que nous proposons de faire dans le présent article et dans les suivants.

* * *

Les objections de notre contradicteur — et on les retrouve sous bien des plumes et sur bien des lèvres — se groupent sous cinq chefs principaux ; nous les énumérons dans l'ordre et autant que possible dans les termes mêmes de leur auteur :

1^o A supposer que l'accroissement de la population développe la prospérité d'un pays, il développe aussi ses risques d'invasion, parce qu'il excite la cupidité de ses voisins. Il y a contradiction à présenter les familles nombreuses comme un élément de prospérité et comme une cause de sécurité.

2° Au reste, l'accroissement de la population n'augmente pas nécessairement la richesse d'un pays : « le degré de bien-être général est beaucoup plus élevé dans les pays neufs dont la population est très clairsemée », par exemple aux États-Unis et en Australie.

3° Notre territoire ne peut nourrir sa population ni lui fournir les matières premières dont elle a besoin. Réduits à les acheter à l'extérieur, nous devons passer par les conditions des vendeurs étrangers, subir des traités de commerce défavorables, imposer à nos travailleurs des journées plus longues et des salaires moindres que dans d'autres pays.

4° « Une nation est riche dans la mesure où sa population est assez dense, assez courageuse et assez cultivée pour tirer parti de ses richesses naturelles ». La Belgique est arrivée à ce point, peut-être même l'a-t-elle déjà dépassé.

5° C'est de la qualité des hommes et non de leur quantité que la richesse d'un pays est faite. Par conséquent, ce n'est pas de familles nombreuses que la Belgique a besoin, mais de familles saines, robustes, dont chaque membre déploie une activité intelligente.

Nous reprendrons ces objections une à une, avant de conclure.

I. — Prospérité et Invasion

Y a-t-il contradiction à dire que les familles nombreuses sont à la fois une source de prospérité et un gage de sécurité contre l'invasion ?

Si parfois la prospérité attire l'envahisseur, la population le repousse. Bien plus, quand une population est nombreuse, aguerrie et vaillante, elle enlève même à l'envahisseur l'audace de son forfait.

Le pays riche en hommes peut être impunément prospère ; son trésor est gardé.

Si, en 1914, la France avait eu 60 millions d'habitants au lieu de 40, le boche ne s'y serait pas frotté. Mais la France s'ouvrait à l'envahisseur avec tant de profits à réaliser et si peu de risques à courir que l'autre, d'ailleurs dépourvu de scrupules, n'hésita pas.

Les Français, fils d'enfants uniques et pères d'enfants uniques, ont payé, au nombre de 1.500.000 tués et de plusieurs millions de blessés et d'invalides, — sans parler des pertes matérielles portées au compte des rescapés, — l'erreur et l'égoïsme de leur conduite. Leur faute se trouva doublée d'un mauvais calcul.

D'ailleurs, est-il bien exact que la prospérité née de l'abondance de la population attire l'envahisseur ?

En moins de cent cinquante ans, de la fin du XVIII^e siècle à nos jours, la France fut envahie quatre fois par les armées allemandes. La Belgique, durant le même laps de temps, fut envahie moins souvent et par accroc, parce qu'elle se trouvait sur la route d'armées étrangères qui se cherchaient et qui l'auraient traversée même si elle eût été pauvre.

Ces deux phénomènes, — à supposer qu'on prétende les interpréter par des considérations économiques, — s'expliquent aisément.

Les espaces libres, ouverts à la colonisation, au peuplement, à la mise en valeur ; les campagnes solitaires, insuffisamment cultivées parce que insuffisamment peuplées, attirent bien plus irrésistiblement les peuples en mal d'expansion économique que les cités peuplées, les manufactures bourdonnantes, les terrains intensément travaillés par une race drue et vigoureuse.

C'est moins la prospérité qui attire que les ressources.

On se bat, à l'heure actuelle, pour le Maroc. On s'est battu jadis pour le Nord, puis pour le Sud, puis pour le Centre de l'Afrique. On s'est battu pour la Corée et pour la Mandchourie. On vient de se battre pour la Syrie, pour la Mésopotamie et pour l'Asie Mineure... et il y a vingt à parier contre un que cela recommencera. Or, aucun d' ces pays n'était surpeuplé, bien au contraire ! Pouvaient-ils dire prospères ? Mais non ; ils offraient seulement des possibilités d'avenir.

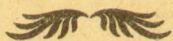
La prospérité d'un pays, due à l'activité laborieuse d'une population abondante est moins tentante et mieux gardée que les ressources exploitables d'un pays mal peuplé. Les ressources matérielles se volent plus facilement que l'activité d'un peuple.

Le nombre, d'ailleurs, est un grand élément de force, et, encore une fois, quand on est fort, on peut être riche : les gredins se tiennent à distance.

(A suivre.)

V. FALLON, S. J.

Professeur au Collège Philosophique de Louvain.



Une nouvelle histoire de la Littérature française ⁽¹⁾

Voici arrivée à son achèvement, l'un fascicule après l'autre la grande *Histoire de la Littérature française illustrée* publiée par la Librairie Larousse, sous la direction de MM. Joseph Bédier, de l'Académie française, et Paul Hazard, maître de conférences à la Sorbonne. Elle forme deux volumes grand in-quarto de 322 et 348 pages, dont la rédaction a été confiée à une série de collaborateurs, tous de valeur et quelques-uns de premier ordre. Chacun d'eux peut être appelé un spécialiste pour la période de l'histoire qu'il a été chargé d'étudier. Cela fait un ensemble imposant, et certes, il vaut la peine d'examiner si la réalisation de l'œuvre répond à l'attente.

L'illustration a été particulièrement bien soignée dans ces volumes. Ils font partie de cette *collection in-4° Larousse* qui a obtenu un légitime succès par le luxe et l'abondance de ses gravures. Les sciences naturelles, la géographie et l'histoire se prêtent mieux que la littérature à cet enrichissement par la photographie. Cependant, l'ingéniosité des éditeurs a réuni, en dehors des portraits d'auteurs qui occupent ici naturellement le premier plan, une série fort variée de gravures se rapportant à la vie des écrivains, au milieu où ils ont vécu, aux premières éditions de leurs ouvrages, etc. Il est sûr que le grand nombre des souscripteurs est attiré par les images plus que par le texte ; celui-ci leur paraît accessoire dans une publication de ce genre, et je pense que ces ouvrages sont destinés à être feuilletés beaucoup plus qu'à être lus.

C'est du texte cependant que je parlerai ici exclusivement. Qu'il ait été composé par des littérateurs aussi considérables, cela prouve que la Librairie Larousse n'a pas voulu seulement un recueil de gravures, mais une œuvre scientifique et sérieuse. J'ai donc pris la peine de la lire, sérieusement, aussi d'un bout à l'autre. Il y a de longs mois que des critiques plus perspicaces ont émis leur jugement sur l'ouvrage. Il leur avait suffi de quelques sondages dans les premiers fascicules parus, et ils y sont allés de leur article. Le jeu est audacieux, d'autant plus que, quand il s'agit d'une œuvre due à une collaboration, il peut y avoir de grandes différences d'une partie à l'autre.

* * *

En effet, tout n'est pas d'égale valeur. Les premiers fascicules sont les meilleurs. Écrits sous l'influence directe de M. Joseph Bédier, qui s'est chargé lui-même de parler des chroniqueurs du moyen âge, ils font connaître, par la plume de spécialistes comme M. Edmond Faral et M. Lucien Foulet, les œuvres principales, en les dégagant du fouillis des productions littéraires qui virent le jour du XI^e au XV^e siècle. Des citations suffisamment nombreuses et des résumés des œuvres facilitent l'étude de cette époque : méthode excellente, qui n'a pas toujours été observée par les collaborateurs suivants.

Ceux-ci ont souvent fait œuvre de critique plutôt qu'œuvre d'éducation. Sans doute, le livre n'est pas destiné aux écoles ; ce n'est pas un manuel de littérature, et l'on serait mal venu de reprocher à M. Jean Giraud de donner une étude très intéressante et très bien pensée sur Balzac, sans résumer le sujet d'un seul de ses romans. Les œuvres sont supposées connues du

(1) Deux vol. in-4°, 105 fr., chez Larousse, rue Montparnasse, 17, Paris.

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles

Simonet Deanscutter
Joaillerie - Orfèvrerie - Horlogerie

GRANDS PRIX
Lège - 1905
Bruxelles 1910
Gand 1913.

72 Rue Coudenberg
(M^{re} de la Cour)
Bruxelles

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintetelette.
VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)	5,00 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %

avec facilité de retrait anticipé :

1 ^o) après le cinquième mois	5,20 %
2 ^o) après le quatrième mois	5,15 %
3 ^o) après le troisième mois	5,10 %
4 ^o) après le deuxième mois	5,05 %
5 ^o) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS

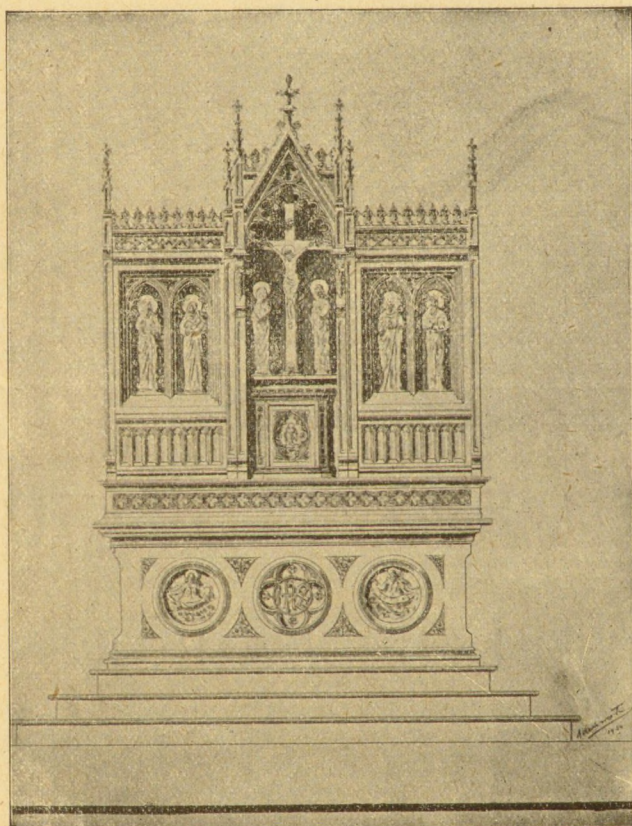
Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3.000.000 Francs



SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'EGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DECORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIERES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : :

PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GENERALES — BELGIQUE — ÉTRANGER
FOURNITURES COMPLÈTES POUR EGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES :

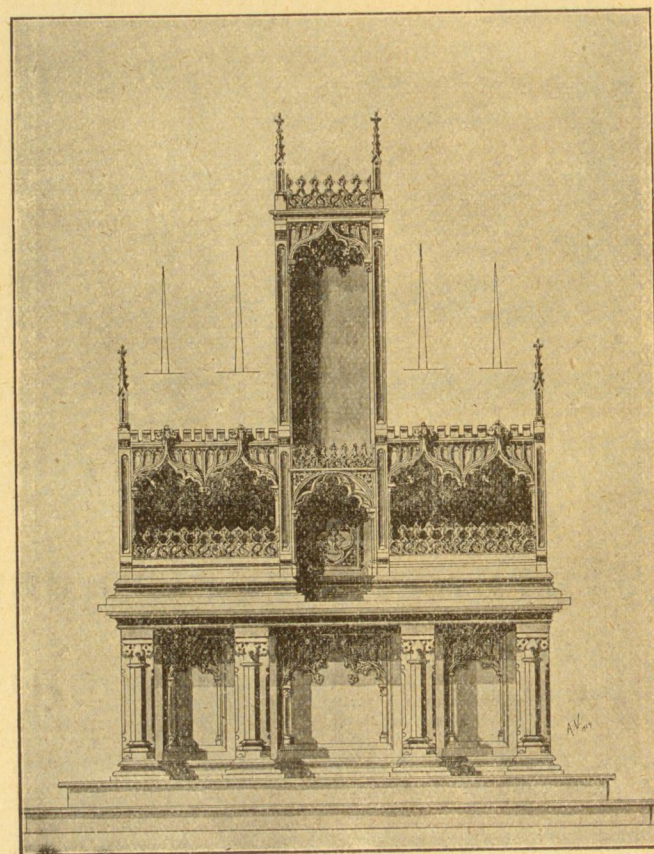
STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,

BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :



lecteur, qui est censé au courant au moins des derniers siècles de la littérature. Soit. Il reste cependant que, dans un ouvrage d'histoire, la généralité des lecteurs préférera une allure un peu plus didactique.

A mesure qu'on approche de l'époque contemporaine, la matière devient plus touffue. Les collaborateurs pour le XIX^e et le XX^e siècle n'ont pas su ou pas voulu opérer un triage trop sévère entre les auteurs. Ils se sont montrés tellement accueillants — surtout pour les vivants — que les dernières pages en deviennent purement énumératives. Toujours la peur de faire des mécontents ! Pour toute sûreté donnons à chacun sa petite mention honorable. Un historien devrait cependant prendre ses responsabilités : le service qu'on lui demande, c'est de choisir les meilleurs et non pas de faire un dictionnaire. Il faut désencombrer l'histoire de la littérature, disait Brunetière. M. André Chaumeix n'a guère suivi ce conseil, lui qui aligne cinquante historiens ou soixante critiques en une page ! Pauvres ignorants que nous sommes, allons-nous retenir tout cela ?

M. Jacques Bainville le rappelait aux Grandes Conférences Catholiques : « Qu'est-ce donc que l'histoire ? Avant tout une abréviation. Il y a longtemps qu'on a dit que l'art de l'historien consistait à abrégé, sinon on mettrait autant de temps à écrire l'histoire qu'elle en a mis à se faire ». Et il ajoutait malicieusement : « Seulement, c'est une abréviation d'un caractère particulier qui ne s'étend pas également à toutes les époques. C'est une sorte de cône dont le présent est la base et qui va en s'amincissant vers le passé » (1). Ce sera la mission des historiens futurs de réduire à de plus équitables proportions le nombre des génies littéraires du XX^e siècle.

* * *

Si l'unité de méthode a subi quelques accrocs, quasi inévitables dans une œuvre collective, l'unité de pensée a encore moins été réalisée. Notre époque est trop individualiste pour penser collectivement. De parti pris, chacun des collaborateurs a travaillé dans l'indépendance : aucun principe littéraire, aucun étalon de mesure ne lui fut imposé.

Pour que nul ne l'ignore, le prospectus du libraire en fait un titre de recommandation pour la publication : « Nous nous sommes adressés, dit-il, pour chaque siècle et pour chaque mouvement d'idées, à des amis fervents de ce siècle, de ces idées ». Vous voilà averti, ami lecteur : vous serez donc classique au XVII^e siècle, « philosophe » au XVIII^e, tour à tour romantique, parnassien, réaliste, symboliste, etc., au XIX^e. C'est de l'histoire à la façon de Michelet, royaliste avec les Capétiens, chrétien avec les croisés, révolutionnaire avec les héros de 1789.

« Parmi les traditions de la maison Larousse, il n'en est pas de plus originale, de plus constante et de plus vénérable que son effort pour propager le culte du vrai, sans jamais tomber dans les périls d'un dogmatisme arbitraire. Semer à tous vents, mais, proposant des idées, ne jamais en imposer... » Ils doivent trouver cela très bien, à la maison Larousse, puisqu'ils s'en font gloire, mais outre qu'il est utopique de proposer des idées, sans jamais les imposer, ils supposent chez leurs lecteurs une terrible peur « d'être enseignés ». Que diable ! s'ils possèdent la vérité, pourquoi ne l'imposeraient-ils pas à la masse, qui, je suppose, ne demande qu'à la connaître ? Leur détachement me paraît peu compatible avec un amour sincère du vrai.

Mais on en est là aujourd'hui : il faut se faire sur toutes choses des idées personnelles, fussent-elles fausses ; on rejette tout dogmatisme par frayeur du dogmatisme arbitraire. Chacun referra pour son compte tout le travail de la pensée, et les jeunes gens, avant d'arriver à la vérité, s'ils y arrivent, seront ballottés d'un système à l'autre ou se perdront longtemps dans un labyrinthe d'erreurs.

Pour nous, qui croyons qu'il y a une vérité religieuse et qui tenons à des principes littéraires, une œuvre conçue dans cet esprit *laroussien* ne peut nous satisfaire complètement. Je ne relèverai pas tous les passages où cette déficience apparaît. Que de réserves il y aurait à faire, et qui ne sont pas faites, à propos de l'œuvre de Voltaire et de Rousseau ! M. Daniel Mornet, appréciant ces deux auteurs, semble à certains moments prononcer un éloge académique plutôt qu'un jugement d'historien.

Même remarque pour les études sur Pascal et Descartes, sur le *Jocelyn* de Lamartine, sur Anatole France, sur d'autres. Malgré tous les efforts de prudente neutralité de M. Pierre Martino qui, à propos d'Ernest Renan, navigue continuellement entre deux eaux, il nous faut taxer de trop élogieuse son appréciation de *l'Avenir de la Science* ; elle considère comme des dogmes toutes les « stupidités » du XIX^e siècle auxquelles Renan sacrifiait.

* * *

Nous sommes fiers, sans doute, de voir qu'on veut bien, aux derniers chapitres, accorder une place à la littérature belge, en compagnie de la suisse et de la canadienne. J'ai dit ailleurs pourquoi il me paraîtrait préférable de donner aux étrangers qui le méritent une place dans le corps même de l'histoire de la littérature française, comme on le fait d'ores et déjà pour un Jean Froissart ou un Jean-Jacques Rousseau. Il est vrai qu'alors on ne pourrait pas se montrer aussi généreux pour nos écrivains que M. Gustave Charlier, professeur à l'Université de Bruxelles, qui a profité de l'aubaine pour faire monter le plus possible le taux d'exportation de nos produits littéraires. Mais, puisqu'il était en si bonne voie de générosité, pourquoi ne pas faire mention d'un historien comme Godefroid Kurth et d'un poète comme Victor Kinon ? Aucun Français n'aurait été étonné de voir signaler parmi les écrivains de langue française un Cardinal Mercier. Certes, il en cite qui n'ont pas la valeur de ceux-là !

Chan. PAUL HALFLANTS.



La revue catholique des idées et des faits

11, Boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande



(1) Voir la *Revue catholique des Idées et des Faits*, du 2 mai 1924.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Georges Helleputte

Une magnifique carrière qui s'achève dans la sérénité du couchant, une grande figure qui disparaît dans l'admiration universelle, un nom qui s'aurole de plus en plus du halo de la gloire : Georges Helleputte, puissant par la parole, plus puissant par les œuvres.

Sans doute, il est impossible qu'à travers les conflits et les luttes qui ont rempli quarante années d'une prodigieuse activité, il n'ait pas, dans le maniement des hommes et des choses, soit par la hardiesse de ses initiatives ou un excès d'habileté, soit par la sévérité de ses jugements ou la vivacité de ses procédés, suscité des mécontentements, heurté ou froissé des amours-propres, mais devant la mort, ces poussières retombent, les fumées du champ de bataille se dissipent, et l'image d'Helleputte qui se dégage rayonnante de toutes ces agitations est celle du beau lutteur de la foi, du fier témoin du Christ.

Tel il m'apparut aux débuts de son professorat à Louvain, vers 1881, chez le cher Vice-Recteur, Mgr Cartuyvels, où nos rencontres étaient fréquentes, ou aux réunions de la « Générale », oui, tel il m'apparut alors vibrant d'enthousiasme, ambitieux de servir l'Église, saluant son auditoire par le *Laudetur Jesus Christus*, passionné d'art religieux, brûlant d'ardeur pour toutes les nobles causes, tel il fut à toutes les étapes de sa carrière, tel il se retrouva jusqu'à son dernier souffle : *qualis ab incepto*.

Catholique, apostolique et romain, catholique jusqu'aux moelles, catholique avant tout, avec des convictions ancrées au plus profond de son être, catholique face à l'adversaire dès les bancs de l'Université gantoise et dans toutes les arènes, catholique d'abord, subordonnant tout le reste à sa foi, le patriotisme, la cause flamande, l'art, la politique, les œuvres, catholique toujours prêt à voler au rempart pour défendre l'Église contre tous les assauts, catholique le front haut, la visière levée, sans peur et sans reproche, paladin du Christ, son chevalier et son témoin inconfusable, le défendant mieux encore par la dignité de sa vie que par la vigueur de sa parole. Il n'a jamais rougi du Christ. Le Christ l'aura confessé devant son Père.

À la génération montante, d'une religion plus intérieure, plus mystique, me dit-on, qui préfère Taulère et Suzo à Lacordaire et à Veuillot, je souhaite la même intrépidité, la même crânerie sans jactance, la même guerroyante ardeur dans la controverse, le même amour du drapeau, la même logique dans la foi.

C'est par elle qu'il s'éprit d'enthousiasme pour l'art médiéval, national et traditionnel et s'engagea résolument avec les Béthune, les Verhaegen, les Helbig, dans le mouvement de rénovation du style ogival dont il fut un des plus brillants promoteurs. Naturellement, on l'accusa d'être rétrograde. Ses œuvres, éclatante confirmation de son enseignement, la chapelle des Dames du Sacré-Cœur à Bois l'Évêque (Liège), l'Institut Saint-Thomas, la Générale et la Pédagogie Juste-Lipse à Louvain, pour ne citer que ces spécimens, où l'originalité de l'artiste s'allie aux principes rationnels de la construction, montrent à l'évidence comment Helleputte savait adapter la technique et l'esthétique modernes aux traditions du Moyen Âge, aux règles éternelles du beau.

* * *

Georges Helleputte fut merveilleusement doué par la nature pour la vie publique. De père gantois, de mère tournaisienne — à laquelle il aimait à faire honneur de tout ce qu'il y avait de bien en lui — il unissait les deux cultures, française et flamande, dont la fusion fait le Belge complet. Idéaliste et réaliste, enthousiaste et calculateur, logicien et passionné, audacieux et habile, confiant et réservé : tous ces contrastes s'harmonisaient dans cette riche per-

sonnalité en diversifiant à l'extrême ses aptitudes et ses ressources. Intelligence de premier ordre, d'une promptitude et d'une vivacité, d'une acuité et d'une pénétration que nul, peut-être, de ses rivaux ne put égaler. Sa puissance oratoire se dédoublait en deux talents diamétralement opposés, si bien que, par un privilège unique chez les hommes de sa génération, le meetinguiste, qui n'avait pas son pareil, valait le parlementaire, qui était de première force.

Sorti du peuple, quelque affiné qu'il fût par la culture, il était resté « peuple » et, avec une égale supériorité dans les deux langues, il savait parler à l'âme populaire, l'électriser, la subjuguier. À ces sentiments confus qui s'agitent obscurément dans une vaste assemblée, à ces passions plus ou moins inconscientes qui semblent parfois comme endormies dans ses profondeurs, il excellait à donner une expression précise et adéquate qui en centuplait le dynamisme, il ouvrait une issue qui en permettait le déploiement. Il révélait le peuple à lui-même et faisait jaillir du tréfonds de son être des torrents d'éloquence. Que d'auditoires il a soulevés par sa fougue, entraînés par son lyrisme, retournés par sa persuasion, maîtrisés par son verbe dominateur ! Avec quels accents de tribun et d'apôtre je l'ai entendu chanter les joies et les fiertés de la vie chrétienne, exalter nos immortelles espérances, revendiquer les droits du peuple chrétien, flétrir les attentats contre sa liberté et sa conscience, magnifier les splendeurs de la foi !

Comme par un coup de baguette magique, l'orateur des hustings se muait en parlementaire accompli. À la tribune du forum, sans s'interdire parfois quelques envolées, quelques morceaux de bravoure, il fut surtout un *debater* d'une merveilleuse souplesse. Étranger aux subtilités du barreau, il était rompu à toutes les finesses du parlementarisme. Bien en selle à la tribune, si bien que personne jamais ne put le désarçonner, le sourire aux lèvres, ce perpétuel sourire de narquoise bonhomie, parfois déconcertant, gardant le sang-froid au sein de la mêlée la plus orageuse, maître de sa pensée, maître de sa parole, maître de son argumentation, il s'imposait par la rigueur de sa dialectique passionnée, jonglait avec l'objection et en tirait une confirmation de sa thèse, saisissait l'interruption pour en retourner la pointe contre l'interrupteur, disposait savamment ses preuves en ordre de bataille, encerclait le contradictoire et triomphait à force d'impérieuse logique, de bon sens acéré, de souveraine habileté.

Je viens de relire aux *Annales* ces deux campagnes oratoires de 1894 et de 1899, contre la Représentation proportionnelle et je défie qu'on puisse entamer ces deux victorieuses démonstrations. Elles ne le furent alors par personne, pas même par le prestigieux orateur que fut Beernaert ; elles ont reçu par les faits la plus péremptoire confirmation. Non seulement les bizarreries et les contradictions dont fourmille le R. P. y sont impitoyablement mises à nu, mais son opposition radicale et essentielle aux principes de la Constitution s'y trouve établie jusqu'à l'évidence, son principe de scepticisme politique vigoureusement dégagé, toutes ses fatales conséquences, le gâchis gouvernemental, l'émiettement des partis, déduites et prévues avec une clairvoyance prophétique.

Quelles belles passes d'armes ! Quelles joutes oratoires et en même temps quelles pages de philosophie politique dignes d'un homme d'État !

Il ne s'agit pas ici d'apprécier l'attitude de Helleputte dans d'autres débats, la question militaire par exemple où l'événement lui a donné tort, et je prétends pas lui décerner un brevet d'infailibilité politique. Je ne veux que faire connaître la valeur de l'homme, et vraiment, elle est hors de pair.

* * *

Phénomène assez rare chez l'orateur qui d'ordinaire s'épuise dans son geste et croit avoir agi quand il a battu l'air, Georges Helleputte fut essentiellement homme d'action, réalisateur.

Comme Epaminondas qui ne laissa pas de postérité mais deux filles immortelles, disait-il, Leuctres et Mantinée, Helleputte, sans enfant, laisse à la Belgique la *Ligue démocratique*, dont il partagea d'ailleurs la paternité avec Arthur Verhaeghen ; le *Boerenbond*, dont

il fut le grand organisateur en collaboration avec l'abbé Mellaerts et Schollaert.

C'était une entreprise périlleuse pour l'unité et même pour l'union du parti catholique, que la création de cette Ligue, et il ne faut pas s'étonner qu'elle ait été à ses débuts violemment combattue. Depuis longtemps les équivoques ont été éclaircies, les malentendus dissipés et la sagesse politique a su, en donnant raison aux hardis initiateurs d'une évolution nécessaire, sauvegarder les exigences supérieures de l'indispensable union des forces.

On m'a cité à ce sujet un trait qui peint l'homme mieux que de longs discours. C'était au Congrès de la Ligue démocratique, tenu à Bruxelles, en septembre 1892. Le jeune Vandervelde, piqué par la curiosité, était venu à la séance d'ouverture et Helleputte, qui avait remarqué sa présence, s'était plu à lui asséner son discours, sans cesser de tenir sous son regard cet intéressant auditeur. A la fin de la séance, le rusé compère, jeune encore mais déjà si matois, s'approcha de l'orateur pour le féliciter et lui proposa de s'unir avec les socialistes, pour culbuter les vieux partis rétrogrades. « Monsieur, lui fut-il répliqué à brûle-pourpoint, nous sommes faits pour nous combattre. Un de nous deux restera sur le carreau. J'espère que ce sera vous. »

On sait de quel grain de sénevé, de quelle minuscule entreprise est sortie l'organisation devenue formidable du *Boerenbond*. Peut-être cependant nous saura-t-on gré de le rappeler ici. Un brave prêtre de la Campine anversoise, le curé de Goor-Saint-Alphonse, ému par la lecture des débats du Congrès de Liège de 1886, où le comte de Loë avait vanté les *Bauernvereine* allemands, s'avisait de fonder dans sa paroisse avec quelques cultivateurs, une petite corporation agricole, placée sous le patronage de saint Isidore le Laboureur.

Ce fut la cellule mère du magnifique organisme du *Boerenbond*. Quelques mois après parut dans un journal flamand de la capitale un article bien tourné sur les corporations agricoles qui retint d'autant plus l'attention de Helleputte qu'il s'était fait, à Liège, le défenseur du régime corporatif. Il apprit le nom de l'auteur : c'était l'abbé Mellaerts, transféré de Goor-Saint-Alphonse à Saint-Pierre de Louvain. Ils se rencontrèrent, se comprirent, s'adjoignirent Schollaert, et tombèrent d'accord pour convoquer à Louvain, à la Maison des Métiers, une réunion de cultivateurs, où fut décidée la création dans toutes les communes rurales des *Boerengilden*, et proclamée la nécessité d'une Ligue nationale qui en organiserait la fédération.

Le *Boerenbond* resta jusqu'à la fin de sa vie la grosse préoccupation de son éminent co-fondateur. Avec la plus étonnante intuition du sociologue, avec la persévérante ténacité de l'homme d'une pensée, Helleputte s'est énergiquement appliqué à maintenir la grande institution dans son esprit primitif et à ne pas lui laisser déborder le programme assigné par ses initiateurs : défense des intérêts religieux, moraux et matériels des paysans, amélioration de la législation agraire, organisation corporative de l'agriculture. Puisse son inspiration planer toujours sur cette œuvre et la guider vers ses hautes destinées.

Je ne dirai rien de l'homme intime, de l'agrément de son commerce, de ses goûts artistiques, de sa vie de bénédictin laïc, comme le caractérisait si justement M. Neuray ; je me bornerai à dire qu'il avait réuni les éléments d'une histoire qu'il était seul à pouvoir raconter en perfection, l'histoire du Parti catholique. La mort a brisé sa plume. Mais elle vient d'achever en beauté ce livre de sa vie qu'il a infatigablement écrit sous le regard de Dieu et pour sa gloire.

J. SCHYRGENS.



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.



ANGLETERRE

La menace bolchéviste en Asie

D'après un article de Durbin : La menace bolchéviste en Asie, dans THE REVIEW OF REVIEWS, du 15 février-15 mars 1925.

Ce qui distingue aujourd'hui l'activité bolchéviste, c'est que, ayant subi un échec en Europe, où leurs théories sont discréditées comme eux-mêmes, ils se sont retournés vers l'Asie avec un redoublement de vigueur.

Ces temps derniers, le bureau politique du parti communiste russe, a, de concert avec le gouvernement des Soviets, réorganisé complètement l'Asie Centrale russe sur une base nationale, de façon à ce que chacune des nouvelles républiques soviétiques eût des populations congénères par delà la frontière de l'« Union. » C'est ainsi qu'au lieu des anciennes divisions administratives, nous y avons aujourd'hui la république turcomane (turcmène) et la république Ouzbègue, correspondant aux populations du même nom dans le Nord-Est de la Perse et l'Afghanistan septentrional. Sur les confins des Pamirs va se former bientôt la république Tadjik (ces Tadjiks habitent dans les Pamirs) et la Kirghizie a pour contre-partie les populations Kirghizes du Turkestan chinois.

Sous les Tsars, l'Empire russe ne constituait une « menace » pour l'Inde britannique que du point de vue d'une invasion militaire. Le gouvernement anglais pouvait toujours signifier à Saint-Pétersbourg, que, si les armées russes traversent telle ou telle frontière asiatique, c'était la guerre.

Aujourd'hui, la menace rouge à l'égard de l'Inde se réduit à une infiltration. Voici les formes qu'elle prend. Tout d'abord c'est une campagne générale de propagande, afin de bien préparer le terrain ; les griefs de la population locale contre leurs autorités centrales et provinciales sont mis bien en relief, exagérés et soulignés. Le cas échéant, la Grande-Bretagne est dénoncée à la vindicte publique comme prêtant son appui à ces autorités. La condition « misérable » de la population est contrastée avec l'Eden, qui ne manquerait pas de surgir, si le pays en question expulsait ses « tyrans », et adoptait le régime bolchéviste. Puis des comités communistes sont formés sur les confins de l'Union des républiques socialistes soviétiques, *ad usum* des éléments indigènes désaffectés. On voit paraître des « Jeunes Persans », des « Jeunes Afghans », etc. Ensuite des troubles sont provoqués artificiellement dans le pays visé spécialement dans les régions situées près de la frontière russe. Des bagarres ont lieu dans les villes, des brigands connus sont embrigadés et harcèlent les caravanes. L'autorité locale est graduellement sapée. L'argent est, cela va sans dire, jeté à pleines mains.

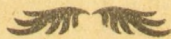
Enfin, lorsqu'un parti pro-bolchéviste suffisamment fort a été formé, mais non avant, le coup décisif est frappé. Il se produit une révolution intérieure, le drapeau rouge est hissé, les révolutionnaires font appel à leurs frères de Russie. Des troupes soviétiques paraissent en conséquence, et le tour est joué.

On voit à quel point, la menace est insidieuse, et plus difficile à neutraliser qu'une invasion éventuelle des armées tsaristes. Celle-ci a été remplacée par une révolution intérieure — et apparemment spontanée — des classes « opprimées ». Et à supposer que ces révolutionnaires veuillent s'affilier à l'U.R.S.S., qui cela regarde-t-il, surtout en nos jours d'« autodétermination » ? Le processus sera du reste, graduel : il est peu probable que les Soviets s'efforcent d'instaurer d'un coup une république socialiste et soviétique de Perse ou d'Afghanistan. Ils préféreront se contenter, pour commencer, d'une république du Kharasan ou d'Hérat.

Il convient de ne pas exagérer ce danger, car les bolchéviks, tout en ayant des adhérents dans tous les pays de l'Asie, n'y sont pas universellement populaires, et divers facteurs leur sont opposés. Le danger n'en est pas moins réel (1).

(1) L'auteur de l'article est qualifié par la rédaction de la *R. of R.* de grande autorité britannique pour les affaires d'Asie. Il convient de faire observer toutefois que jusqu'ici, le processus — assez vraisemblable — que décrit « Durbin », n'a pas encore réussi une seule fois en dehors de l'U.R.S.S., puisque ses frontières ne dépassent nulle part celles de l'ancien Empire russe et restent parfois en-deçà.

C^{te} P.



RUSSIE

Soviets et Japon

Le correspondant du *Times* à Pékin lui envoie des détails sur la façon dont s'est effectuée la signature du traité soviéto-japonais.

Karakhan, ambassadeur des Soviets, tenait grandement à ce que cette signature fût un fait accompli pour l'anniversaire de la mort de Lénine ; aussi les derniers jours, les pourparlers furent-ils poussés avec une énergie particulière. Le 21 janvier, à deux heures du matin, tout était prêt. M. Yoshizawa avait fait, quelque temps auparavant, une chute sur la glace qui l'obligeait à rester couché ; au moment décisif, le lit du Ministre du Japon fut amené dans la bibliothèque, et le traité fut signé, cependant que des opérateurs de cinéma faisaient jouer leurs appareils. Outre le personnel des deux ambassades, beaucoup de journalistes étaient présents. Les fumées du magnésium firent tousser et éternuer les assistants, mais des vins généreux ne tardèrent pas à remettre tous les gosiers en ordre.

Les documents signés furent lus à haute voix, et les correspondants purent prendre des notes à volonté, mais il ne leur fut pas remis d'exemplaires des accords.

Le nouveau traité consiste en une convention de sept articles, en deux protocoles et plusieurs notes et déclarations.

Le premier article de la convention stipule que les relations diplomatiques et consulaires seront rétablies après la ratification (qui est aujourd'hui un fait accompli, du côté russe, comme du côté nippon).

L'article 2 stipule la reconnaissance par les Soviets du traité de Portsmouth (qui termina en 1905 la guerre russo-japonaise) ; les autres traités antérieurs à 1917 devront être révisés ou annulés à une conférence *ad hoc*.

En vertu de l'article 3, la convention sur les pêcheries de 1907 sera révisée, l'arrangement provisoire de 1924 restant, en attendant, en vigueur.

En vertu de l'article 4, un traité de commerce et de navigation sera conclu sur la base de l'égalité complète des ressortissants des deux parties.

Par l'article 5, les deux gouvernements s'engagent à réprimer sur leurs territoires toutes menées préjudiciables aux intérêts de l'autre partie contractante.

Par l'article 6, le gouvernement des Soviets s'engage à accorder des concessions aux sujets japonais pour l'exploitation des richesses naturelles en Russie.

L'article 7 a trait à la ratification.

Le protocole A consiste en cinq articles.

Le premier a trait à la remise au Japon, de l'Ambassade et des consulats, lorsque le traité sera rentré en vigueur.

Le second réserve la question des dettes et stipule que, sous ce rapport, le gouvernement japonais et les citoyens japonais ne seront pas placés dans une situation plus défavorable que les gouvernements et les ressortissants d'autres pays. Il laisse apparemment la porte ouverte dans l'avenir, à des demandes de compensation du Gouvernement soviétique relativement à l'intervention japonaise en Sibérie.

L'art 3 fixe le 15 mai prochain comme date du retrait des troupes japonaises de Sakhaline-Nord.

L'article 4 mérite de retenir l'attention. Il déclare, d'après le correspondant du *Times*, qu'il n'existe pas d'accord secret, conclu avec une tierce partie, par un des gouvernements contractants, accord constituant une menace pour l'autre partie. Il y a ici désaccord avec la version que les agences télégraphiques avaient donnée, et selon laquelle il s'agirait dans cette clause d'engagements pris relativement à l'avenir.

L'article 5 spécifie que ce protocole sera considéré comme ratifié lorsque la convention l'aura été.

Le protocole B, consistant en neuf articles, a trait aux concessions japonaises dans la partie Nord de Sakhaline. Le contenu de ce Protocole est déjà suffisamment connu.

Les autres documents se réduisent à une déclaration de Karakhan, selon laquelle les Soviets, tout en reconnaissant le traité de Portsmouth, n'acceptent pas de responsabilité politique pour sa conclusion (?); une note signée par le même Karakhan et exprimant les sincères regrets du gouvernement de Moscou pour l'incident de Nikolaevsk, et une série de notes relatives à la continuation des travaux entrepris par les japonais dans les champs pétrolifères et carbonifères de Nord-Sakhaline.

Il a fallu aux négociateurs plus de septante séances — sans parler des pourparlers antérieurs — pour venir à bout des difficultés ; encore maintes questions sont-elles réservées.

* * *

Le correspondant du grand journal anglais estime que, somme toute, le gouvernement des Soviets a fait beaucoup moins de concessions que le Japon n'avait d'abord réclamées. Il en a pourtant obtenu une à laquelle il tenait et que les négociateurs soviétiques s'étaient obstinés à ne pas lui accorder : des *excuses* pour l'« incident » de Nikolaevsk.

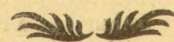
Il s'agit, en réalité d'une abominable boucherie qui ensanglanta, en 1920, cette ville située à l'embouchure de l'Amour, boucherie dans laquelle plusieurs centaines de Japonais trouvèrent une mort affreuse. Simple fait divers en Soviétie — à l'époque du moins — cet épisode provoqua au Japon une vive et naturelle indignation. On ne voit pas en quoi les « excuses » de Karakhan et de Tchitchérine aient remédié à la situation, ni ce qu'elles ont pu coûter aux Soviets. Sans doute, en se refusant si longtemps à les présenter, ceux-ci ont-ils usé d'un simple stratagème, auquel les Nippons, chose étrange, se seront laissés prendre. Karakhan a dû bien rire sous cape en signant cette lettre d'excuses.

Le nouveau traité contient-il des clauses secrètes ? On sait qu'elles abondent particulièrement depuis que Woodrow Wilson a proclamé la déchéance de la diplomatie secrète. Une partie de la presse berlinoise s'est faite, à ce sujet, l'écho de rumeurs extraordinaires. Ces rumeurs sont pour le moins prématurées, encore que les démentis officiels ne démontrent à proprement parler rien.

S'il est une clause secrète, elle doit avoir trait à la Bessarabie. Le Japon a signé, mais n'a pas encore ratifié, le protocole de Paris, du 28 octobre 1920, par lequel quatre Puissances de l'Entente, non seulement reconnaissent l'annexion bessarabienne, mais faisaient défense à la Russie dans l'avenir (adorable sans-gêne !) de jamais soulever cette question. Le nouveau traité ne contient-il pas un engagement secret de la part du Cabinet de Tokio, de ne pas soumettre ce protocole au Parlement, pour être ratifié ?

A vrai dire, rien ne sera changé, il n'y aura qu'une ratification de moins, et la Roumanie restera installée à Kichinev comme par le passé (depuis 1918), mais les Soviets, en insistant sur une clause pareille, auront été conséquents avec eux-mêmes, puisqu'ils se sont posés, dans cette question bessarabienne, défenseurs attitrés de l'intégrité russe, qu'ils ont de gaité de cœur violée ou laisser violer sur vingt autres points, et qu'ils ne cessent de saper à l'intérieur.

Comte PEROVSKY.



Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique
des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les pro-
blèmes religieux, politiques, so-
ciaux, littéraires, artistiques.



Etablissements Fr. CRUTERICK, rue Vital Decoster, 60, Louvain,

Société Générale de Belgique

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc, BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100.000 Titres de Capital . . fr. 100.000.000,00

100.000 Parts de Réserve . . fr. 245.616.537,35

Total . . fr. 345.616.537,35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré e province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus n 00 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

 **COMPTOIR D'OPTIQUE** 
FONDÉE EN 1885 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outils perfectionnés pour le montage des Verres

LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

EXÉCUTION RAPIDE ET SOignée DES ORDRES DES MM. LES CLIENTS

MÊME MAISON EN FACE AU 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE



LIBRAIRIE SAINT-LUC MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco

Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE ((Sarthe))

ORFÈVRE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.87



ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —



TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection

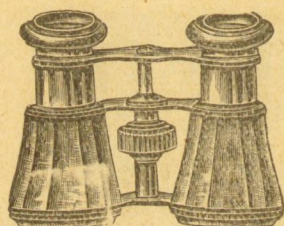
JN ET JH TOBY FRÈRES

Direction et Usine : 2-4-6, rue Louis Hap

Téléphone : 324,96

ETTERBEEK-BRUXELLES

Maison du Lynx



rue de la Bourse, 34 BRUXELLES

Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE
: LA LANGUE ANGLAISE : :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
INSERTION D'ANNONCES DANS
TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPÉCIALISTES EN GRAVURES

78; RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES — BRUXELLES

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

L'ALGÉRIE — LA CÔTE D'AZUR — L'ITALIE

Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le GLOBE-TICKET-HOTEL vous assurant des séjours dans les meilleurs hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux.

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE
Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, Tournai et CHARLEROI

Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles. . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly
à Couillet (Belgique) ;
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Elysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris ;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE

- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -

Mariages - Bals - Soirées

EXPÉDITIONS

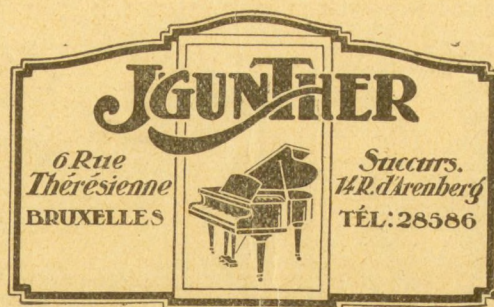
Etablissement Mauquoy & Fils

Graveur — Médailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de
coffres-forts, etc., etc.

MARCHAND TAILLEUR

MAISON

L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

COSTUMES

DE

SOIRÉES

ET DE

CÉRÉMONIES

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C'ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

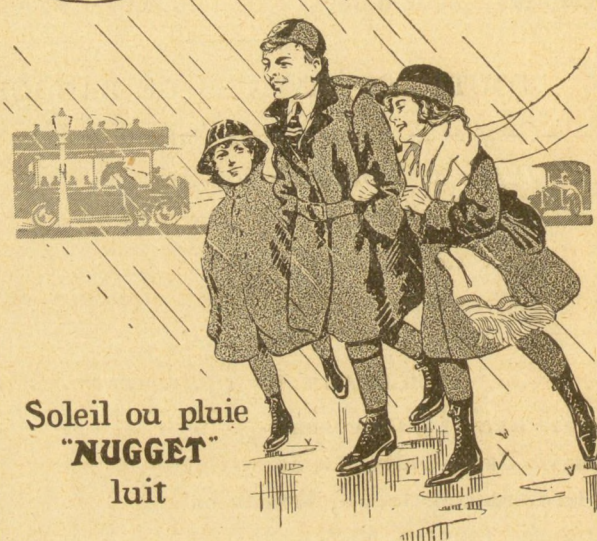
MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.84

 TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
 FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
 CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

**"NUGGET" POLISH****LA MAISON DU TAPIS****BENEZRA**

Rue de l'Ecuyer, 41-43, BRUXELLES



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
 TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
 CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).

: : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS